

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

/ ^ /•" kJ Cîl ^ f

The text on this page is estimated to be only 19.86% accurate

» * CONTES ET POÉSIES % •

The text on this page is estimated to be only 12.50% accurate

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET O* Rue de
Fleurus, 9

The text on this page is estimated to be only 21.10% accurate

CONTES ET POÉSIES PAR L. AGKERHANN Liebe sey vor
allen Dingen Unser Thema wenn wir singen. (Goethe.) *—* PAUIS
LIBRAIRIE DE'L. HACHETTE ET C" BOULEVARD SAINT-GBRIIAN
, V 77 1863

CONTES

Âh I si la Muse était tant soit peu fée/ Chanter, vraiment, serait
emploi des dieux ; Point ne pourrait le plus petit Orphée La bouche ouvrir,
qu'on ne vît de tous lieux Courir les gens. Oui, nous ferions merveille, Et
sous nos pas la foule toute oreille

CONTES.' Ramasserait les miettes de nos vers. Il n'en va point ainsi. Pour ceux qu'attire La Muse au fond de ses bosquets déserts, * Les temps sont durs ; de l'aveu de la lyre, Ce charme a fui qui lui livrait les cœurs. Dans mes loisirs j'ai donc à la légère Aimé ceci , ne comptant point ou guère Que mes accords offriront des douceurs Vous agréant. Pas. moins ne m'en enchante Un art divin ; car si les vers pour vous N'ont plus d'attraits, pour celui qui les chante Il leur en reste encore , et des plus doux. De frais atours et Heurs de poésie Ces miens récits parer à ma façon, Dans ses sentiers suivre la fantaisie. Chemin faisant répéter sa chanson. Amours décents prendre pour camarades, Les égayer à mes propos divers, Trouver parfois, au beau détour d'un vers. Un joli mot qui me fait des œillades, N'est-ce plaisir ? Quand pousse ses roulades Le rossignol au sein des bois aimés,

CONTES. ! Demande-t-il si ses voisins charmés L'écouteront en ces vertes demeures ? Ainsi que lui, pour moi seul, à mes heures. Je vais chantant, mais très-bas toutefois. Plus haut qu'un conte il n'est sûr à ma voix De se lancer ; aussi bien se tient-elle A ces récits. Même il se peut parfois Qu'en mon chant simple une note rappelle Quelque vieux maître ; et plutôt à Dieu, vraiment, Que cela fût, car cela serait charme. Depuis longtemps il n'est rire ni larme Qui soient nouveaux sous notre firmament. Redite, hélas ! et regazouillement. C'est tout notre œuvre, et qui rime s'expose A faire ouïr des sons déjà connus ; Heureux encor, parmi les tard venus. Ceux dont le chant ressemble, à quelque chose . c^

SAVITRI. TIRÉ DU SANSKRIT. I L'Inde me plaît , non pas que
j'aie encore De mes yeux vu ce rivage enchanteur : Mais on sait lire et
même, sauf erreur, On a du lieu déchiffré maint auteur. En ce pays des
perles, de raùrore, Des frais lotus et du parler divin,

8 CONTES. La poésie a Thorréur du mesquin. De mon cerveau si je tire à grand'peine, Tant bien que mal, quelques cents vers ici, C'est déjà trop ; la muse hors d'haleine . Demande grâce et le public aussi. Dans rinde seule ils se font par cent mille Ces mêmes vers, bien plus, on les y lit. Quels beaux slocas marchant tous à la file 1 J'en sais d'une aune et qui ne font un pli. Dans ce pays que nul donc ne s'étonne Si j'ai regret de ne pouvoir aller ; Mais j'ai juré, c'est pour me consoler. Que si jamais je faisais à personne, Et de mon chef, quelque léger récit, Non pas sévère et froid comme l'histoire, Un peu moins vrai, mais aussi bon à croire, D'y mettre au moins mon héros ; le voici : Or, mon héros était une héroïne. Princesse en plus, belle comme le jour. Grands yeux, front pur, taille souple et divine ;

SAVITRI. 9 Un morceau tel aflfria daît l'amour. Qui le

10 CONTES. SU t'arrivait une telle disgrâce, Mon déplaisir en
serait infini. En ton cas donc, ma fille, avec prudence Il serait bon d'aider la
Providence, Et cet époux qui doit ton cœur toucher Ne venant point, il faut
l'aller chercher. Dès aujourd'hui je te donne une escorte ; Explore tout, les
palais et les bois. Il s'est caché, ce gendre de mon choix ; Mais, par le
diantre I il faudra bien qu'il sorte Et qu'il épouse ou qu'il dise pourquoi. J'en
donne ici ma parole de roi. Et, qui plus est, je te promets, ma fille. Quand à
la fin tu l'auras déterré. S'il est aimable et de bonne famille. De l'accueillir et
de l'avoir à gré. » A ces mots pleins de sens et de tendresse, Très-
prudemment se garda la princesse De feindre honte ou de se récrier. Le
changement de lieu plaît au bel âge ; C'est naturel ; puis pour un tel voyage
J'en connais peu qui se feraient prier

SAVITRI. Il Le célibat n'est pas du goût des filles ; Point n'est pour lui qu'elles sont si gentilles ; Tant de vertus, de grâces et d'attraits Ont pour l'hymen été créés exprès. Nous le voyons, du moment qu'il s'éveille, C'est dans leur cœur que l'amour fait merveille ; Il le choisit pour trône et pour séjour. Je ne dis point qu'elles sont sans faiblesse ; Pourquoi mentir ? c'est une maladresse : Sur ce point donc je tiens ma plume court. Eve est leur mère après tout, et la dame A dans son temps commis un gros péché. Il nous en cuit : toutefois dans mon âme Je lui pardonne et me sens très-touché ; Car elle aimait ; chose au monde n'est telle Pour racheter le crime le plus lourd. Le cœur coupable à la flamme immortelle Redevient pur : c'est l'œuvre de l'amour. Si n'eût aimé, jamais Eve au pauvre homme Eût-elle offert la moitié de sa pomme ? Si n'eût aimé, se fût-elle à ses pas Avec courage attachée ici-bas.

12 CONTES. Soumise et douce, humble, sans plainte aucune,
Partageant tout, la mauvaise fortune, La table maigre et le lit un peu dur ; Et
puis, venus le temps de Tâge mûr Et les langueurs à sa suite traînées.
Choyant l'époux de ses jeunes années. D'un même amour, jusqu'au dernier
instant. Sur son vieux cœur pressant ce cœur fidèle? Elle aimait donc; et
mainte demoiselle. Je le suppose, en voudrait faire autant. C'est pour le
mieux : la nature fort sage Ne donna point aux filles sans raison (Soit de
modeste ou de grande maison). Le goût d'entrer de bonne heure en ménage.
D'ailleurs, pourvu qu'un mari soit bien né. D'humeur facile, élégant, bien
tourné, Jeune surtout, point bourru, point volage. D'une âme noble avec un
beau visage. D'un regard tendre avec un cœur aimant, A votre gré, n'est-ce
un objet charmant? j

V SAVITRI. 13 II Au bord des cieux lorsque Vint, pâle et blonde,
L'Aube en riant ouvrir la porte au Jour, Elle aperçut la princesse et son
naonde Qui sans délai s'éloignaient de la cour, Non pas au trot pourtant, car
la monture Était peu leste ; un superbe éléphant,

1A CONTES. " La trompe au vent, grave et pesant d'allure, Sur son dos brun portait la belle enfant. Laissons-la donc cheminer de la sorte Tout doucement où son destin la porte. C'est, m'est avis, pour la fMle d'un roi Courir un peu beaucoup à l'aventure. Que dis-je? un cœur n'est-ce boussole sûre? Cœur de vingt ans surtout qui, bel et droit, Marche à son but; lui se tromper d'endroit! Yous plaisantez. J'en ai donc l'espérance. Tout ira bien. Si c'était un laidron, Je craindrais fort qu'elle n'eût du guignon. Mais belle fille a toujours bonne chance. Un mois passa, puis deux, puis bientôt trois ; Notre bon père était sur les épines ; Il ne mangeait. Dans le palais des rois Déjà chômaient marmitons et cuisines : Nul courtisan n'aurait été si sot, Son roi jeûnant, de manger un morceau.

SAVITRT. 15 Or, un beau soir, non pas tard, mais à l'heure Où le soleil vers l'horizon penchant De tons plus chauds colore le couchant, Le bon vieillard avait en sa demeure Pour ses conseils fait un sage venir. . Ce sage-là connaissait Tavenir, Petit talent de bonne compagnie Qu'il exerçait à son risque et pour rien, Pauvre d'ailleurs et fort homme de bien. Le prince alors de sa fille chérie Contait le cas, sans omettre un seul point. Ni la beauté, ni l'Age variable ; Après venaient la disette incroyable Des prétendants, et la recherche au loin. Puis les trois mois et sa peine infinie. Il n'avait pas fini sa litanie. Qu'il entendit un aller, un venir De pas pressés : n'y pouvant plus tenir, (Bien que ce fût contraire à l'étiquette) Notre bon roi plantait là son prophète

16 CONTES. Et s'élançait, quand dans le même temps Il vit
s'ouvrir la porte à deux battants. Et Saviu*i (la dame ainsi s'appelle) Parut
au seuil ; le père triomphant Dans ses deux bras reçut sa chère enfant. Le
mouvement, le grand air^ de la belle Allait encor les attraits rehaussant ; Un
feu plus vif éclairait sa prunelle, Plus vite aussi la jeune demoiselle Sous
fine peau sentait courir son sang. « As-tu perdu ta peine et ton voyage ? »
Lui demanda le vieux prince aussitôt. Mais Savitri, d'un air modeste et sage,
Pencha la tête et ne répondit mot. Notre bon prince à la clarté baissante Du
jour fuyant, la voyant rougissante, A tout compris, car pour vieux que l'on
soit, On sait encore à ne s'y tromper guère Ces effets-là sur le bout de son
doigt. « Quel est son nom, sa patrie et- son père?

SAVITRI. ' 17 Reprit alors le monarque en émoi. Parle, voyons, aurais-tu peur de moi? — C'est Satjavan, mon père, qu'il s'appelle : Je ne sais point d'alliance plus belle, Car dans ce choix par mon cœur débattu, Je ne songeai qu'à sa seule vertu. A d'autre charme évitant de me rendre. De celui-là je n'ai su me défendre. Oui, je le crois, si le ciel par erreur L'eût créé laid, mais laid à faire peur, ' Mon cœur de même aurait pu s'en éprendre. Mais il est beau, rien n'y manque; un seul point Se trouve à dire ; encor la chose est mince. C'est moins que rien : il est pauvre, et n'a poi[^]nt A me donner une seule province. Pourtant son père autrefois était prince ; Mais devenu plus faible en ses vieux ans, Il fut chassé par des voisins puissants. Sans nul recours en ce péril extrême Il se sauva dans les bois, emportant Son fils enfant et plus cher que lui-même. A son destin le vieillard se prêtant

18 CONTES. Défriche un champ, bâtit une chaumière , Et des brebis fait paître aux alentours. Lui mort, son fils demeura sans secours; Seul et déchu de sa grandeur première. Au fond des bois il voit couler ses jours. Triste est ce sort, mais ffit-il dix fois pire, Qui le voudrait changer pour un empire? Lorsqu'on est pauvre et de deuil entouré. Et sans patrie, et qu'un cœur de son gré Se donne à nous, cela veut beaucoup dire. » Quand la princesse eut ce beau discours fait : « Est-il donc vrai, demanda le bon sire, Qu'il soit au monde un homme aussi parfait? — Très-vrai, seigneur, lui repartit le sage, Et SavitriVa pas tout dit encor : C'est un modèle, une perle, un cœur d'or ; Jamais Brahma ne fit plus bel ouvrage. Et cependant, si j'étais écouté. Pour bon qu'il fût, il n'aurait point ta fille. Non qu'à regret je voie en ta/amille

SAVITRI. . 19 Entrer l'amour avec la pauvreté : Ah! c'est un mal plus grand qu'il faut qu'on craigne! Mal sans remède ici- bas. Mon cœur saigne A te le dire. Hélas I il doit mourir, Ce bel objet de sa jeune tendresse. Ton fiancé tu le verras partir ,Non vieux, mais bien en sa fleur de jeunesse, Car il n'a plus sans répit ni recours A vivre en tout que deux ans moins trois jours. » On eût soudain vu pâlir la princesse A ce discours. Retenant ses sanglots, Au sage alors elle dit, le cœur gros : • Gomment! la mort, d'abandon serait cause? Ah ! la vieillesse est de mauvais conseil ! Moi j'ai vingt ans, mais dans un cas pareil J'ai résolu déjà tout autre chose. Si Satjaian me doit être arraché. Qu'une heure au moins il ait connu la joie Mise en réserve à ceux que le ciel choie, L'amour d'un cœur à lui seul attaché

20 CONTES. Dans un nœud saint, et le trésor caché Des soins charmants et des chastes tendresses. Qui savoura de pareilles ivresses Peut sans regret marcher vers le trépas. De Satjavan que Tâme soit suivie D'un tel amour en partant d'ici-bas. Aimer, c'est là tout le gain de la vie; Ah! souffrez donc qu'il ne le perde pas! » L'Amour toujours fut maître en rhétorique Comme en tous arts. Ce discours sans réplique Et de deux pleurs ou trois accompagné, A sur-le-champ le pauvre roi gagné. Alors, d'un air à la fois triste et tendre, Il répondit : « Je voudrais que mon gendre Fût plus durable au moins, sinon meilleur; Mais cependant je tiendrai ma parole. Bien que pour toi ton père se désole^' Ma pauvre enfant, fais au gré de ton cœur. » Le bon vieillard, qui n'avait de sa vie A Savitri jamais refusé rien.

SAviTRi. ai Comme toiijours lui passa son envie. Si me lisez, ô vous, pères de bien ! Que la leçon vous instruisse et vous serve. Car je n'ai pas un seul conte en réserve Où ce point-là soit si bien établi : Céder toujours c'est un très-mauvais pli. On vient d'abord d'une voix caressante À son papa demander un bijou, Puis une robe, un chapeau ; n'est-ce tout ? Plus on obtient, plus on devient pressante. * Pompons, colliers, bracelets, maint chiffon Vers le logis arrive au pas de course ; Le père voit défilér de sa bourse Les beaux écus. D'abord il dira non : Un non n'est rien s'il ne sait tenir bon. Mais le temps passe, et voici la cohorte Des prétendants qui s'arrête à la porte. Faisant d'aimer tous plus ou moins semblant ; Des courts, des longs, de moyenne mesure, Les uns sans biens, les autres étalant

22 CONTES. Quelque trésor, et plusieurs leur figure. Un jeune cœur en ce tohu-bohu, Me dira-t-on, ne sait auquel entendre. Mais non, le choix ne se fait point attendre ; Et notre cœur a fort bien entendu. A cet égard, je ne m'abuse guère, Quand fille en tient, c'est pour un pauvre hère ; Rien ne prévaut ; son cœur s'est là buté ; Il n'en démord, c'est un cœur entêté. Après rubans, chaînes d'or et dentelle. De guerre lasse enfin il faudra bien A votre enfant passer la bagatelle D'un mari gueux, mal en point, ou vaurien.

SAVITRI. 23 IH D'un pas agile, et d'oreille en oreille, Pendant la nuit la nouvelle a trotté. Le fait est rare et je m'en émerveille ; C'est en dormant qu'on aura caqueté. Toujours est-il qu'à la prochaine aurore, Lorsqu'au palais chacun ronflait encore,

24 CONTES. De tous côtés débouchaient assiégeants, Non point armés, mais portant marchandises, Échantillons, prospectus : c'étaient gens De tous métiers comme de toutes mises. Passementiers, modistes, bijoutiers. Nul ne plaignait ni. ses pas ni sa peine, . Les fournisseurs sont de bons lévriers Chassant à noce ; un trousseau c'est aubaine. Mais ce jour-là, ce fut un fait exprès ; Le vent, hélas ! n'était pas à l'emplette : . De débit point, et la perte fut nette. Pauvres marchands ! nul ne couvrit ses frais. Atours, trousseau, nous n'en avons que faire, Et notre noce est assez triste affaire ; Nous ne voulons achats ni beaux apprêts. « De mes trésors ni de mon haut parage, Dit Sî^vitri, qu'il n'ait jamais soupçon. En fait d'aimer, je crois que l'avantage Aux pauvres gens revient ; et pourquoi non ? Leur cœur se donne avec moins de partage. Le nôtre donc sera tout notre apport. »

SAVITRI. 25 Voici qu'on part. On voyage, on arrive. En vers pompeux et faits avec effort, De Saljavan la surprise un peu vive Je ne dirai ; devant un tel transport Ma plume à moi tourne bride bien vite. Pauvre garçon ! il vivait en ermite, A ses agneaux consacrant tous ses soins, Rivalisant avec eux d'innocence, Loin des humains, et n'ayant connaissance D'aucune chose, et d'amour encor moins. Il sentait bien, car il n'était de marbre, Par-ci par-là comme un trouble secret. Aucune femme encor dans sa forêt N'avait le pied mis de mémoire d'arbre. C'était désir, mais désir sans objet. Lorsqu'au printemps, sous la jeune feuillée. D'oiseaux jasaient une troupe éveillée, Becquée au bec ou brin d'herbe, empressés. Vaquant au soin de leur petit ménage. Il s'attristait et rêvait davantage.... Les nids sont faits pour donner des pensers. Mais quand chez lui passa notre princesse, 2

26 CONTES. ' Pour Apsara, je veux dire déesse, n vous la prit;
l'adorant aussitôt ; Depuis ce jour il fut bien plus dévot. Et lorsque enfin il
vit son immortelle Pour tout de bon sous son chaume arriver, Â Tadmiration il
se mit de plus belle ; Il se tâtait, croyant toujours rêver. Tant de trésors, de
grâces inconnues. Moitié si belle et qui tombait des nues ! . . . Mais
j'oubliais, j'ai dit que sur ces points Dans mon récit je sautais à pieds joints.
La joie, hélas I est de si court passage. Elle est si peu coutumière ici-bas 1...
Nul n'a le temps d'apprendre son langage. . Je le comprends, mais ne le
parle pas. Dès qu'on eut fait un bout de connaissance, On s'épousa; ce fut le
premier soin. Hâter la noce en cette circonstance L'amour pouvait, l'amour
n'y manqua point.

SAVITRI. 27 Quand Savitrî se vît reine et maîtresse De ee logis si
pauvre, avec adresse A toute chose elle eut bientôt pourvu. Même on
prétend qu'elle se mit en tête De Tembellir. Or, à pareille fête Ce toit obscur
ne s'était jamais vu. C'étaient partout guirlandes ou trophée, Feuillage,
fleurs ; ces murs tristes et laids Sont décorés ; sous cette main de fée Le
chaume prit un faux air de palais. Chez elle, au gré de toute femme éprise,
Un petit doigt d'élégance est requise ; Elle s'y plaît et fait des alentours,
Frais et riants, un cadre à ses amours. Pour Satjavan, époux n'était sur terre
Plus dorloté ; c'étaient à chaque instant Surprises, soins ; et lui se laissait
faire, Payant sa dette en bon amour comptant. Le premier mois que l'on
passe en ménage Est très-friand et porte un nom fort doux.

28 CONTES. ■ Sur ses cadets que Tatné s'avantage, Ce n'est pas juste, amants, qu'en dites-vous ? Il aurait seul et la fleur et la crème ? . Moi j'en réserve aussi pour les derniers; Et toute lune, en fût-il des milliers, Me serait miel auprès de ce que j'aime. Notre mari- pensait ainsi que moi. Toi seule, hélas ! bien qu'aussi tu te plaises En ce bonheur, ton cœur n'y prend ses aises Comme l'on fait quand on se sent chez soi, 0 Savitri I Chaque heure, on le devine. En s'enfuyant y plantait uqe épine. Ton jeune époux avait bien dans tes yeux Surpris parfois quelques larmes furtives. Pour les sécher, il faisait de son mieux ; Propos charmants et caresses plus vives, Regards plus doux, y perdaient leur latin. Désespéré, Satjavan à la fin Se dit un jour : « Quand la femme est heureuse, Elle serait parfois d'humeur pleureuse ?

SAVITRI, 29 A ce défaut l'autre sexe est porté ? Qu'en sais-je, moi qui l'ai peu fréquenté ? » — Oui, tu pleurais ; pour ne donner d'alarmes, C'était bien bas : une fleur, un beau soir, Un mot, un rien t'était gujet de larmes. « Encore un an, il ne pourra plus voir Ni le soleil, ni moi, ni nulle chose.... » Et tout ton cœur se brisait à cela. Ma pauvre enfant, toujours l'amour repose Sur un roseau ; n'en sommes nous tous là ? — Oui, mais du moins vous gardez l'ignorance De rheure où doit la mort frapper son coup : Entre roseaux qui s'aiment, l'espérance D'être brisé le premier, c'est beaucoup ! Aimant, pleurant, le Temps toujours avance ; C'est un vieillard, mais un vieillard pressé. Deux ans vraiment, c'est peu qiiand on y pense : Deux ans d'amour, ah ! c'est si tôt passé 1 Pour nos époux ils ont fui comme un rêve ; Nous y voilà.... le jour fatal se lève.

30 CONTES. C'était le temps où les arbres jaunis Semblent pleurer leur feuillage et leurs nids, Quand la verdure et les chants, tout expire. Vous auriez dit, voyant les doux rayons Du jour glisser sur les derniers gazons. Comme un mourant qui veut encor sourire. ' Satjavan donc, levé de bon matin, Vers la forêt se mettait en chemin : Il y ferait sa charge de ramée ; Le bois pour lors manquait à la maison. Mais Savitri, qui d'étrange façon, Et non sans cause, avait Tâme alarmée, Le voulut suivre. A son désir d'abord L'autre s'oppose, et fortement proteste Qu'il ira seul. Un froid brouillard encor Couvrait les bois ; la rosée est funeste A la santé : Savitri ce matin S'enrhumerait, il en était certain. « Moi, te laisser me suivre, à Dieu ne plaise ! » La dame, hélas I n'avait, bonne ou mauvaise, . Nulle raison dont couvrir son dessein. Sans contester sur ce point davantage,

SAVITRI. 31 Mais, je le veux I s'écria- t-elle enfin. Un je le veux dans un jeune ménage, C'est grave au moins. L'époux fut interdit ; Car entre amants ce mot n'est pas d'usage ; L'amour l'évite et ne l'a jamais dit. Ils partent donc, chacun à ses pensées, Et se taisant pour la première fois. Notre jeune homme, arrivé, dans le bois, A peine avait deux branches ramassées. Que s'arr étant, le regard assombri, « J'ai froid, dit-il, et j'ai la tête prise. » Puis se couchant auprès de Savitri, Dans sa douleur au pied d'un arbre assise, n s'endormit sous le regard chéri. Du fond des bois dépouillés de leur ombre, Sortit alors comme une forme sombre. Ce n'était tigre égaré, ni chacal En course ; hélas 1 c'était le dieu fatal,

32 ^ CONTES. Et qui toujours vient trop tôt. Sa rencontre Sème partout le deuil et la terreur. Adieu plaisirs, bonheur, quand il se montre ; Car on le sait sans oreille et sans cœur. Ce qu'il abat, la terre en est jonchée; Vertu, grandeur, tout passe par ses mains ; Rien ne Tarrête, et des pauvres humains Il ne se gêne à faire ample fauchée. Même l'Amour ne trouva grâce encor ; Il y perdait ses pleurs et sa prière. Or, ce dieu-là, l'Inde qui le révère L'appelle Yama : son domaine est la mort. Au bord du Gange ayant besoin grande, Plus que n'en peut même un dieu dépêcher. Il s'adjoignit un beau jour une bande D'aides de camp ; point ne les faut prêcher. Oui, ce canton de la machine ronde, Vous l'arpentez, messieurs de l'autre monde. Moissonnant tout sur les pas du Destin. Le plus souvent lorsqu'il sait que la proie

SAVITRT. 33 N'est que morceau mince, menu fretin, Yama n'y passe en personne; il envoie Quelqu'un des siens. Mais comme ce matin Il s'agissait après tout d'une altesse, Quoique déchu, il crut par politesse Devoir aller lui-même. Un peu d'égard Se doit au rang. « Il se fait déjà tard. Dépêchons-nous, j'en ai d'autres à prendre. •— Quoi ! pas un jour, une heure, un seul moment? Jusqu'à demain si tu pouvais attendre ? — C'est aujourd'hui, c'est de suite, à l'instant Qu'il me le faut. — Arrête, dieu puissant ! Je n'ai pas eu le temps de bien lui dire Ce qu'en mon cœur je tenais renfermé Pour lui d'amour. Veux-tu donc qu'il expire Sans avoir su comme il était aimé ? — Ils s'aiment tous au moment où j'arrive; Mon aspect rend leur tendresse plus vive. » Mais sur-le-champ, d'un ton plus radou\xo\ Le dieu reprit : « Sais-tu qu'à mes or^^i, c

^ 34 CONTES. De tes vertus il revient des merveilles ? Écoute bien ; pour te montrer qu'aussi J'estime fort un mérite si rare, Je veux t'offrir un don sans être ayare . De mes morts seuls me déclarant jaloux, J'excepterai les jours de ton époux : Oté cela, fais ton choix, qu'il soit digne De ta vertu ; c'est pour te consoler Ce que j'en dis et par faveur insigne. Mais hâtons-nous, c'est déjà trop parler. 5- 0 grand Yama ! mon choix sera fait vite ; Il l'est déjà dans mon cœur, mais j'hésite A l'exprimer. Quand je songe à ce don, Dieu de la mort, si tu t'allais dédire!... — Courage, enfant, dis toujours; allons donc. — Accorde-moi dans ton terrible empire D'accompagner Satjavan, et mes vœux Seront comblés. Seigneur, prends-nous tous deux; Du même coup que ta main me délivre ; Emmène-moi ; qu'ai-je affaire de vivre Sans son amour, qui m'est tout ici-bas ? — Hé bien! partons, dit le dieu du trépas; »

SAVITRI. 35 Et puis soudain s'arrête et se ravise : « Non, reprit-il, je ne veux pas qu'on dise • Qu'un bel amour ne m'a jamais touché. N'y comptez plus. Pût-elle aussi charmante Que Savitri, de la Mort nulle amante A l'avenir n'aura si bon marché. Je te le rends, et de plus j'abandonne Sur lui mes droits et sur toi, pour cent ans. Cent ans, vraiment, n'est-ce rien qu'on vous donne ? Aimez- vous donc, vous en avez le temps. » Si vous l'avez jusqu'au bout écoutée, Vous trouverez mon histoire écourtée. Il se pourrait, et je ne dis pas non. Restèrent-ils toujours dans leur chaumière ? Je n'en sais rien; ils auraient eu raison. L'amour au bois garde sa fleur première ; Toujours printemps, point d'arrière-saison. S'ils ont choisi de plus riches pénates, Nous l'ignorons; ils n'auraient pas eu tort* Quoi d'étonnant au pauvre jonc des n^^^^ ^

CONTES. De préférer lambris d'ivoire et d'or ? Des beaux palais
je ne suis point Tapôte ; Le confortable a cependant son prix; Il a du bon, et
même un cœur épris A ses douceurs se rend tout comme un autre. Fauteuils
profonds, chauds tapis, c'est charmant. Auriez -vous vu là dedans rien qui
nuise? Je crois qu'au fond l'Amour, quoi qu'il en dise, N'a jamais fait fi d'un
bon logement. Mais taisons-nous, car, remarque profonde, Les gens
heureux, qui donc en parle au monde? J'ai mes raisons d'ailleurs pour finir
là : Cent ans d'amour ! comment conter cela ? c^

SAKODNTALA. TIRÉ DU SANSKRIT, De rinde encore ! A son
ami lecteur Un grand courage il faut que Ton suppose. Passe une fois, mais
nous doubler la dose 1 — Ah! soyez donc indulgent; un auteur En vain se
met en quatre pour vous plaire ; Vous agréer n'est pas petite affaire. 3

38 CONTES, Moi qui joyeux et suant sang et eau, De ce pays
portais un fruit nouveau, Nouveau pour vous, je n'en fais point mystère, Ce
même fruit, voici quelques cents ans Que rinde entière y mord à belles
dents. — Il sera frais 1 — • On y verrait encore Briller pourtant les larmes
de T Aurore. Sur sa peau fine et de ton velouté Glisse un rayon d'immortelle
beauté ; C'est grâce pure et fraîcheur sans pareille. Je vous offrais l'honneur
de ma corbeille. Et je pensais par là m'achalander ; Je vous traitais en
nouvelle pratique. N'en parlons plus : à quelque autre boutique Tout de ce
pas allez en marchander, Fruits boursouflés de plantes mal venues, ' Nés
sans soleil, mais que l'on porte aux nues. —.Diable ! mon cher, que sera
donc le tien? Montre-le-nous; cela n'engage à rien. — Ayant changé de ciel
et de corbeille. Il a perdu de sa couleur vermeille ; Bien que l'aveu coûte,*je
Vous le dois*

SAKOUNTALA. 39 Ce doux produit d'une terre étrangère Eût demandé quelque main plus légère ; Un peu de fleur est restée à mes doigts, Même beaucoup, il vous y faut attendre ; C'est le déchet. — Je vois que tu sais vendre. Ton fruit si beau ne serait que rebut ? Tu ne parlais ainsi vers le début. — Voyager nuit à cette marchandise. En voulez- vous ou non? — Quelle sottise! Un fruit flétri. — Vous m'en diriez merci; Quoique flétri, si votre lèvre y touche, Il pourrait bien vous laisser bonne bouche. — Donne-le donc! — Le voilà, goûtez-y. Un roi chassait; mais avant toute chose, Dépeignez-le, ce roi, s'écrit- on. Quand je dis roi, tout d'abord on suppose, Sur ce nom-là, qu'il s'agit d'un barbon ; A mon héros c'est faire un tort immense Lui qui n'avait pas de poil au menton « Par le décrire il faut que je commence

40 CONTES. Il était beau, mais non comme le jour, Le jour c'est vieux, je dirai donc Taurore, C'est bien plus jeune : il n'avait point encore Vingt ans ; c'était un frère de l'Amour. Or, on est beau de plus d'une manière. Je reconnais deux beautés : la première Consiste aux traits ; la ligne et le contour En font les frais. Seule, elle est fort sévère Et touche peu ; c'est un marbre glacé Où de l'Amour la main n'a point passé; Rien n'a monté du cœur vers le visage. L'autre, et cela je le dis entre nous, Vient droit de l'âme et d'Amour est l'ouvrage. Elle est tout charme ; un penser vague et doux Laisse en maint lieu trace de son passage; Le front s'éclaire ; on dirait que les yeux Nagent baignés d'une molle lumière. De ces beautés je prendrais la dernière ; Mais mon héros lés avait toutes deux. Il aimait donc? me dira-t-on surprise.

SAKOUNTALA. 41 — Mon prince aimer! Ah I madame, et comment? En aimer une ou bien deux seulement, N'aurait été que petite entreprise. Il en aimait trois cents éperdument, Et leur livrait son âme tout entière ; Trois cents beautés qu'il tenait en volière, Oiseaux charmants qui n'avaient nuit et jour Pour tout emploi qu'à gazouiller d'amour. D'ailleurs dans l'Inde, ainsi le veut l'usage. Toujours un prince aime à cœur que veux-tu ; Mais pour, cela pas un n'en est moins sage. Et bien à tort se plaindrait la vertu. C'était besoin d'aimer et non pas vice. Songez, vingt ans ! les siens n'étaient sonnés. S'il avait eu mon prince à son service Cent mille cœurs, il les aurait donnés. N'en ayant qu'un, à ses trois cents épouses Il le gardait; sans faire de jalouses Il partageait son unique gâteau. Vraiment les parts en étaient encor bell^o Vous pensez bien que ces dames entre «^{^^} N'en perdaient pas le plus petit morc^{^^}

42 CONTES. Il chassait donc. — Quoi I des goûts si sauvages
Avec un cœur si tendre ! il se pourrait ? Dépareiller tant de jolis ménages l
— S'il fut chasseur, j'en ai bien du regret. Ah ! quant à moi, si Taveugle
fortune Plaçait jamais quelque sceptre en ma main, Je ne voudrais molester
bête aucune. Un animal, au fond, c'est un prochain. Dans la forêt c'était un
grand tapage : Chevaux et chiens, piqueurs, tout l'équipage. Il arriva qu'un
chevreuil effaré Ou quelque biche entra dans le fourré : Chasseurs lassés,
lévriers hors d'haleine. Piste perdue et le roi fort en peine. A quel propos?
Dans la forêt vraiment Il ne manquait gibier pour le moment ; Mais
Douchmanta (c'est ainsi qu'on le nomme) Quoiqu'il fût prince, était encore
un homme. On sait qu'en chasse ainsi qu'en nos amours (Le cœur humain
est fait d'étrange sorte),

SAKOUNTALA. 43 Ce qui nous fuit nous le voulons toujours.
De ses chasseurs dans Tardeur qui l'emporte Le jeune roi se trouva séparé,
Et dans le bois bel et bien égaré. En tout ceci, pour moi je le suppose, La
Providence était pour quelque chose ; D'agir sans elle on est fort empêché.
Elle a partout son petit doigt caché. Et mon récit va prouver, et de reste,
Qu'à cette affaire elle mit les deux mains. Le roi courait; il était jeune et
leste ; Puis se trouver ainsi par les chemins Sans suite aucune, avait un
charme étrange. Il se sentait si libre I Au bord du Gange, Et même ailleurs,
toujours la royauté Traîne après elle un affreux esclavage. Il n'est métier
sans son mauvais côté; Triste est celui de roi ; quel avantage Pourra jamais
valoir la liberté? Après trotter une heure et davantage

44 CONTES. n s'arrêta. Le toit d'un ermitage S'entrevoyait à travers le feuillage. Mettant pour lors pied à terre en ces lieux, Notre héros entra dans le bocage, Quand tout à coup le noble personnage Comme ébloui mit la main sur ses yeux. Il avait vu.... Quoique fort jeune d'âge, Le roi, de soi cela se comprend bien, N'était garçon sortant de son village, Naïf et neuf, ne sachant rien de rien. Il connaissait toutes les belles choses, Palais, beaux-arts, les femmes et les roses. Rien ne prenait ses sens à l'imprévu. Soyez-en sûr,... — Eh ! qu'avait-il donc vu? — Il avait vu.... Je ne me voudrais faire Avec personne une mauvaise affaire. Pour ce qui suit, 6 beau sexe enchanteur! Quoi 1 tu pourrais en vouloir à l'auteur ! Âh ! n'entre pas en de fausses alarmes. Je songerais à ravalier tes charmes 1 Plutôt laisser, ils me tiennent au cœur. Et conte et vers et toute l'entreprise.

SAKOUNTALA. 45 D'ailleurs ma plume est plume bien apprise,
Et seulement à son devoir cédant, N'écrit ceci qu'à son corps défendant. De
la beauté soit présente ou passée, Quand on mettrait ensemble en sa pensée
Tous les attraits pour en prendre la fleur, Oui, même Hélène avant le
séducteur, Avant l'époux, et toute jeune fille. Le front timide et de pudeur
paré, Vénus aussi dans son berceau nacré. Perle charmante entr'ouvrant sa
coquille, Toute modeste, ignorant ses beautés. N'ayant encôr fait la moindre
toilette, Mais échangeant, d'humeur déjà coquette. Entre cieux, rive et flots
à ses côtés, Comme entre amants, des regards enchantés ; En y joignant le
printemps et l'aurore. Rayons du ciel, fleurs des champs, plus encore, Tout
eût pâli devant l'objet oflert A nos regards dans cet endroit désert V

46 CONTES. r C'était un ange, une forme céleste, Mais cependant du sexe féminin. Quels yeux I quel front I quelle taille I et le reste ! Elle était seule au milieu d'un jardin. En ce moment notre belle déesse De sa main même arrosait quelques fleurs, Et partageant entre elles sa tendresse, En prenait soin comme déjeunes sœurs. Notre héros, qui l'avait entrevue, De prime abord n'en soutint pas la vue. — A tant d'attraits pourquoi fermer les yeux? — S'il les ferma, le roi ne tarda guère A les rouvrir; bien plus, mon curieux Là ne s'en tint, et comme à la lumière Un papillon s'empresse un soir d'été. Il s'approcha de la jeune beauté. Quand celle-ci, toute à son arrosage. Levant les yeux aperçut l'inconnu, Elle poussa d'un air fort ingénu
^ Un petit cri de fauvette sauvage.

SAKOUNTALA. 47 Était-ce peur? Peur d'un joli garçon I Vous
plaisantez , c'était plutôt surprise ; Car de tel air et de semblable mise Il n'en
courageait beaucoup en ce canton. Le prince aussi perdit un peu la tête ; Il ne
savait que lui dire vraiment. Garçon d'esprit, il se trouvait si bête î Il se
serait battu dans ce moment. Jamais pourtant, à ce que dit l'histoire, Ne se
troublait notre roi pour si peu, Et deux beaux yeux, cent même, on le peut
croire» Ne l'étonnaient ; il était fait au feu. Mais cette fois il faut qu'il s'en
console Bon gré mal gré; de toute autre façon Allait la chose, et l'Amour à
l'école Le renvoyait comme un petit garçon. Après rougir, se troubler et se
taire, La causerie obtint son tour aussi; Et ce semblant d'énigme et de
mystère Aux yeux du roi fut bien vite éclairé

48 CONTES. Sakountala, c'était la jeune fille, Depuis l'enfance habitait dans ce lieu, En tout n'ayant qu'un père pour famille, Vieillard très-fort occupé du bon Dieu. Ce père, où donc avait-il la cervelle? Mettre en un bois des objets aussi beaux I Voulait-il donc pour cette demoiselle Prendre un mari chez les petits oiseaux? Je vous dirai que touchant l'hyménée, Notre homme avait sa manière de voir. Tous les maris sont par la destinée Distribués à qui les doit avoir. Lui donc, aimant son enfant d'amour tendre. Laissait au ciel le soin de la pourvoir. Et de pied ferme il attendait son gendre. Jusqu'à présent pourtant à l'horizon. Ni du couchant, hélas I ni de l'aurore, Cet astre-là ne voulait poindre encore. Sa fille était dans sa prime saison ; Elle n'avait que quinze ans tout à l'heure. Il n'était donc péril en la demeure; Rien ne pressait. Le cœur avec les sens

SAKOUNTALA. 49 De compagnie à cet âge sommeille, Somme
léger et qu'une mouche éveille. Notre bonhomme au moins sur une oreille
Pouvait dormir encor deux ou trois ans. La jeune fille et la rose vermeille
(Un grand poète ou deux l'ont prétendu), Dès qu'elles sont à leur tige ravies,
Sans nul retour auraient leur prix perdu. Oui, ces messieurs nous les disent
flétries, Blasphème affreux qui -m'indigne à bon droit. Méfiez-vous de la
race chantante ; L'occasion, quelque rime tentante. Peut la mener plus loin
que l'on ne croit. Le ciel a fait, du moins je le suppose, Pour qu'on les
cueille et la vierge et la rose. Car juin passé, nulle sur son buisson Ne veut
rester; ce ne sont fleurs d'automne. S'il faut cueillir la femme en sa saison
N'est à cela quelque main d'amant botvxveî Je dis amant; mais comprenez
mari / y

50 CONTES. Nous avons donc laissé dans le bocage Nos jeunes gens, comme je Tai décrit, S'abandonnant à leur doux babillage. Ils se disaient.... c'étaient des mots charmants, Sinon très-neufs, mais depuis six mille ans (Il se pourrait que ce fût davantage) Qu'il est éclos, ce ravissant langage Ne défleurit aux lèvres des amants. Sakountala, qui n'avait de sa vie. Ni beaux ni laids, jamais vu de garçons. Pour le premier était toute ravie. Ses yeux déjà l'ont dit de cent façons, Et de ce cœur tout neuf, mais non sauvage, L'Amour lui-même allait à l'abordage; En un moment il le fit prisonnier. Pour Douchmanta cette même aventure I Prenait vraiment une étrange tournure. Depuis longtemps ne sait-il son métier? En fait d'aimer n'est-il point passé maître ? Oui, niais l'Amour de tout temps fut un traître ;

SAKOUNTALA. 51 Il a foison de dards en son carquois ; Car ce dieu-là fait flèche de tout bois. Il faut pourtant savoir que ses blessures Le plus souvent ne sont qu'égratignures A fleur de peau. Pour les cœurs ici-bas, Il n'a, dit-on, vraiment qu'un trait qui vaille. Mais celui-là point ne faut qu'on s'en raille, Il a parfois amené le trépas. Soit qu'à raison on l'aime ou le haïsse. De la blessure on ne peut l'arracher. Or, cette flèche, ô prince encor novice ! L'Amour venait de te la décocher. — Que voulait-il, ce jeune personnage? De loin, mon cher, nous le voyons venir. Trois cents moitiés déjà dans son ménage. C'est compte rond, ne s'y peut-il tenir? — Ce qu'il voulait, le savait-il lui-même ? Sentir qu'on est près d'un objet chatma^^^ Qui nous sourit et peut-être nous aî^ Et s'enivrer de ce bonheur suprêtt^

52 CONTES. N'était-ce assez pour le premier moment? Mais dès demain nous pourvions au reste. — Je ne passe outre. Ah! poète, tout doux, Ce demain-là ne serait-il modeste? — Mes vers et moi pour qui nous prenez-vous? Nulle âme ici n'est au mal entraînée, Et notre cœur est plus pur que le jour. D'ailleurs ma muse (elle est un peu bornée) Sans la vertu ne comprend pas Tamour. Toujours est-il que chez notre volage Une beauté nouvelle avait le pas. Tout un essaim d'amours quittaient la cage Et s'envolaient ; on ne les retint pas. D'un seul congé délogeaient trois cents flammes. Plier bagage il vous fallait, mesdames; Un seul regard détrônait vos appas. — Votre roi mène une affreuse conduite I — Affreuse ou non, j'en ai les pleurs aux yeux,

SAKOUNTALA. 53 Car du passé Ton n'est pas sitôt quitte. Vilain moment que celui des adieux I Des deux côtés la peine est fort cruelle. Croyez-vous donc que Ton soit infidèle Pour son plaisir et de gâté de cœur? Des deux amants c'est celui qui délaisse Auquel surtout l'amour qui s'éteint laisse En expirant sa pointe de douleur. Savoir qu'on est l'innocence en personne, Et d'autre part sentir d'affreux remords! C'est votre faute, objets qu'on abandonne. Et c'est de vous que viennent tous les torts. 9 Avoir osé vous poser en idoles, Et nous causer quelques ivresses folles. Laissant penser qu'il n'était sous les cieux ' Rien de plus doux qu'un regard de vos yeux 1 Cela mérite une vengeance insigne. Nous faire ainsi jouer le rôle indigne D'un idolâtre encensant de faux dieux 1 Mais Douchmanta n'était homme ^^"

54 CONTES. A se tenir tous ces beaux discours-là. Il faisait bien; pour moi je l'en dispense. Il ne voyait de finesse à cela. Le raisonner sur de tels points sans doute Ne sert de rien; le pauvre cœur humain, Tant tiraillé, fait souvent fausse route; Laissé tout seul, il va droit son chemin. Celui du prince en sa belle équipée, Vous le voyez, ne se gênait beaucoup : Gomme la bête à son maître échappée, Il galopait la bride sur le cou. Vous me direz : ce jeune homme et sa belle Feront-ils donc, l'un de l'autre enchanté, De ce bosquet leur demeure éternelle? Très-volontiers le couple y fût resté. Si ne venant, le bonhomme de père De but en blanc n'eût rompu l'entretien. — Gronda-t-il fort, ce grand homme de bien? — Ah ! cher lecteur, tu ne le connais guère. Surpris de voir un jeune homme en ce lieu,

SAKOUNTALA. 65 Il raccueillit, l'embrassa, lui fit fête,
Reconnaissant en ce doux tête-à-tête Visiblement le doigt sacré de Dieu. n
ignorait parler au roi son maître ; Mais lui trouvant bon ton et Tair ouvert, A
l'étranger crut sans se compromettre Pouvoir offrir le vivre et le couvert.
C'est arrangé ; notre héros s'installe, Et le voilà jusqu'à la fin du jour Filant
aux pieds de sa gentille Omphale La passion et le parfait amour. A cet
emploi volontiers on s'adonne ; Quand on est jeune, ah ! quel charmant
métier ! Sans marchander, de bon gré je vous donne Tous les amours pour
l'amour filandier. Sakountala» vraiment, était aux anges, Et dans son cœur
neuf aux douceurs d'aimer Que de secrets et surprises étranges ! Il s'éclairait
en se laissant charmer. Et la nature aux fêtes de cette âme

56 contes". Avait sa part : plus purs étaient les deux, Plus chauds les airs, les oiseaux chantaient mieux. Il lui semblait qu'un rayon de sa flamme Eût éclairé déjà les alentours. Ce n'était plus Tastre de tous les jours; Un bien plus beau luisait. L'enfant ravie En souriant saluait chaque fleur, Et se sentait comme une folle envie De tout presser ce jour-là sur son cœur Le lendemain, dans les formes d'usage, Et déclinant ses dignités et nom. On demanda la belle en mariage : Pensez un peu s'il fut répondu non 1 D'un roi puissant devenir le beau-père ! Mais c'est un rêve, et nous n'y croyons point. A ce parti le pauvre solitaire N'avait jamais songé ni près ni loin. Il consentit pour hâter cette affaire A célébrer la noce sans éclat. Je ne crois pas qu'il parlât de contrat.

SAKOUNTALA. 67 Sakountala, d'un si beau mariage Ne comprenait qu'un côté seulement : Qu'était-ce, un roi ? Dans ce grand personnage La pauvre enfant ne voyait qu'un amant. A votre avis fallait-il davantage? Deux jours après ils s'épousaient dûment. — Ils avaient donc un prêtre à leur service? — Souvent un père a rempli cet office. Quel patriarche en usait autrement? Par un beau jour et d'une âme ravie, De garçon jeune à vierge dans sa fleur, S'entredonner son amour pour la vie. Jurer un oui des lèvres et du cœur; Puis un vieillard d'une voix attendrie. Au nom du ciel bénissant ce serment ; Ainsi reçu, dites-moi, je vous prie. Que trouvez-vous qu'il manque au sacrement? D'un tel hymen qui peut prévoir les suites/

58 CONTES. Époux d'un jour, jeunes âmes séduites, De ne
changer ne jurez vos grands dieux. Il s'en est vu que votre état dégrise; Et la
liqueur que vous trouviez exquise Est un vin aigre avant d'être un vin vieux.
Mais d'y goûter pourtant je vous conseille, Car malgré tout elle n'a sa
pareille. Cette liqueur, au feu des premiers jours; Un doux parfum au fond
du cœur en reste. Ne pût-on boire à la coupe céleste Qu'une gorgée, ahl
buvez-y toujours. Nos deux époux ne s'en faisaient pas faute, Et mon
conseil leur venait fort à point 5 Ils s'enivraient; l'ivresse côte à côte, A frais
communs, ne leur déplaisait point. Un bon grand mois écoulé, las
d'attendre, Notre vieillard qui déjà pour son gendre S'inquiétait, à la fin lyi
parla. Lui rappelant les besoins de Tempire, Puis ses sujets, puis ceci, puis
cela.

SAKOUNTALA. 59 Cinquante fois il revint à son dire; L'autre
était sourd de cette oreille-là. C'était cas grave, et lorsque la prudence
Intervenant prit part à ce débat, Le roi maudit de bon cœur sa présence ;
Mais force fut qu'enfin il lui cédfut. Il fallut voir alors la belle transe Et les
hélas de l'une et l'autre part. C'était d'amour la première traverse : Soupirs,
sanglots et les larmes à verse Ne manquaient point au moment du départ.
Las! se quitter, encor qu'il en déplaise, Pour deux grands jours.. . —Deux
jours, rien que cela — Vous en parlez vraiment fort à votre aise ; N'auriez-
vous donc jamais passé par là? Comment! deux jours demeurer sans
entendre La voix chérie? A tout cœur vraiment tendre L'absence, hélas I fait
un mauvais parti : Rien n'est le dire, il faut l'avoir senti* En s'élignant le
roi fit la promesse

60 CONTES. De dépêcher une escorte en ces lieux Pour ramener la nouvelle princesse. Bien plus encore : au moment des adieux Il lui laissa, ce n'était qu'en otage, Un anneau d'or qu'il portait à son doigt. Et que jamais le roi quitter ne doit, Car cet anneau fait tout le personnage ; C'est son écharpe à lui, son cordon bleu. Par ce moyen, songez- y donc un peu, Un autre eût pu rassembler le jour même Vassaux et flotte, armée et cour suprême, Paire la guerre et lever des impôts. Un tel danger de la part de la belle (Elle n'était avare ni cruelle) N'effrayait guère; on était en repos. De Douchmanta, le lecteur le devine. Ceci n'était qu'une attention fine. Grâce à l'anneau de son royal époux. Dans ses États la nouvelle venue Avec respect eût été reconnue . D'honneurs pour elle il était fort jaloux . Ah 1 quand un cœur a rencontré sa reine,

SAKOUNTALA. . 61 Il voudrait voir devant la souveraine Tout
l'univers tomber à deux genoux. Le roi partit ; il n'avait à sa suite Qu'un
rêve aimable, et cet hôte divin Jusqu'au logis lui faisait la conduite. Un vieil
auteur que j'aime et que je cite A dit en vers et dans un bon latin : Lorsque
poursuit le chagrin au front triste Un pauvre diable, il n'en perd point la
piste ; Si celui-ci met sa bête au galop, Voici que l'autre est en selle aussitôt.
Bien installé, sans façon, à sa guise, Derrière l'homme et piquant des talons.
Pensers d'amour, je ne vous le déguise, Sont aussi gens à ne pas lâcher
prise. Mais pour ceux-là ce sont doux compagnons ; Je leur permets de vous
servir d'escorte. Notre roi donc galopait de la sorte,

62 , CONTES. Ne jetant point de regard de côté, Droit devant lui,
comme un fou, ventre à terre, Quand un passant, c'était involontaire.
Légèrement fut du cheval heurté. Or, des passants la nature est diverse. Il
s'en est vu qu'on pousse et qu'on renverse Sans rien risquer; dans leur
premier émoi Ils vous diront : Monsieur, excusez-moi. Ceux-là ce sont
passants de bonne pâte ; Mais il en est d'un tout autre acabit. Évitez-les
quand vous avez grand'hâte. Tant seulement effleurer leur habit. C'est leur
manquer; ce procédé les blesse. Les saints là-bas sont gens de cette espèce ;
Il ne faut pas leur marcher sur le pied. Précisément le heurté de mon conte
En était un; il ne faisait quartier. On ne pouvait le toucher à bon compte.
Avec le ciel étant du dernier mieux, Il le chargeait du soin de sa rancune « A
mon héros il ne fît grâce aucune, L^apostrophant de son ton furieux :

SAKOUNTALA. 63 « Ah ! je t'y prends, monarque sans cervelle ! . Y penses-tu? -Quoi! heurter un dévot! Il t'en cuira. Ce matin chez ta belle En étourdi tu laissas ton anneau. Des jours passés je t'ôte la mémoire ; Le souvenir ne te sera rendu Qu'avec ta bague. » Alors, nous dit l'histoire, Il planta là le roi tout éperdu. Mais à propos, maintenant que j'y songe, Faire oublier est peut-être un bienfait; Sur le passé donner un coup d'épongé En bien des cas serait d'un bon effet.... Quoi ! me ravir le plus cher de moi-même ! Amer ou doux, ô mon passé! je t'aime. Toi seul m'es tout; hélas! le présent fuit. Qu'il pleure ou rie au moment.qu'il s'éveille, Un souvenir a douceur nonpareille. Sans ses hiers c'est peu qu'un aujourd'hui; A ne les perdre il est donc bien qu'on veille . La mémoire est le coffret parfumé

64 CONTES. OÙ tient notre âme un trésor enfermé ; Encore émue, en hâte elle y dépose Joie et douleur, amour et toute chose. Cendres, hélas 1 mais cendres de grand prix. Ce coffret-là, jusqu'à cette occurrence. Par des voleurs n'avait point été pris; Vous le pouviez, non sans quelque assurance, Porter sur vous en voyage lointain. (De quoi peut-on répondre dans ce monde?) Un méchant saint, que le ciel le confonde I L'enlève au prince en moins d'un tour de main.

The text on this page is estimated to be only 23.95% accurate

SAKOUNTALA. 65 II « De notre roi n'a-t-on point de nouvelles?
— Aucune encor. — Qu'est-il donc arrivé? C'est nous laisser en des craintes
li^{ortç}^{wes} ? Je n'en dors point. — Et moi j'en ai -^{^^} [^] De tels discours
volaient de boucha [^] ..cV[^] Un roi perdu, c'est vraiment un p^{^^} V [^] [^].

66 CONTES. Qu'un roi s'en aille ou meure, je Tadmets, Cela s'est vu : jamais, au grand jamais, Il ne s'en perd. Quelque bijou s'égare. Un prince point. En un cas si bizarre On ne savait à quel saint se vouer. Même comment sans honte l'avouer? A ses voisins c'était prêter à rire. Déjà l'alarme était dans tout l'empire ; Les ordres vont, la police est sur pied. Elle explora jusqu'aux moindres ruelles, Jardins, réduits, tous lieux où près des belles Roi dfe vingt ans pouvait s'être oublié. A le chercher, en des transes cruelles. Elle épuisa grands et petits moyens. Le tout en vain : du roi point de nouvelles. Chacun déjà donnait sa langue aux chiens. Vieux courtisans, dans cette grave affaire, N'aviez-vous donc nul reproche à vous faire? Quoi I nous voyons un unique berger De plusieurs cents de moutons se charger; Et chaque soir, sans qu'un d'entre eux s'attarde, Tous bien comptés il les rend au bercail ;

SAKOUNTALA. 67 Et VOUS, Messieurs, le ciel pour seul travail. Un pauvre agneau de roi vous donne en garde. Voilà qu'au bois le laissez par mégarde ! Qui sait? le loup Ta peut-être mangé. De le trouver plus d'espérance aucune. Maint peuple aurait le cas vite arrangé. Prenant quelque autre, et plutôt dix fois qu'une. A l'évidence à contre-cœur rendu. On y songeait, quand un jour sur la place. Au grand galop, en simple habit de chasse. Passa soudain ce prince ^chip perdu. Devant le nez d'un chacun qui s'étonne , En beau plein jour, à la face des cieuz. A tour de bras on se frottait les yeux. C'était bien lui, le monarque en personne. Frais et gaillard, dispos et bien portant. Même plus beau, disait-on, qu'en partant. Il est certain que la presse fut grande Au débotter. Après l'avoir toisé, Tâté, revu, l'on s'empresse, on d^.^.^ j^e

68 CONTES. De questions c'était un feu croisé : D'où venait-il?
— Il se donnait au diable S'il le savait. — Ce n'était pas croyable : Rester
absent un mois sans savoir où I De le presser aucun ne fut si fou. Qui ne
tient point sa langue dans sa poche Auprès des rois est un homme perdu.
Chacun pensa, penser n'est défendu : Quelque amourette est pour l'instant
sous roche. Mais au logis un mauvais son de cloche Ceci rendit. Il n'est

SAKOUNTALA. 69 On fit la moue, on prit Tair refrogné,
Accommodant le tout de quelques larmes. Puis on revint, voyant qu'en fait
de charmes Notre coureur avait plutôt gagné. Qu'était-ce donc? Ayant perdu
des belles Le souvenir, il les trouvait nouvelles. Y découvrant des millions
d'attraits. Il refaisait, plus aimable auprès d'elles, Son ancien rôle, et sur de
nouveaux frais. Le moindre charme avait sa grâce exquise ; Nul n'échappait,
même le plus petit. La nouveauté, sauce en amour requise, Mettait le cœur
du prince en appétit. Dans ce cœur-là, Sakountala chérie, A mon regret, ton
passage fut court. Sans que besoin soit de sorcellerie, Vite oublié s'est vu
parfois l'amour. Jamais pourtant à ce point, que je saov^{^^} Le plus souvent
après rompre une ^{^^}acXv*[^] Notre âme souffre où la chaîne a Vv k

70 CONTES. Longtemps encor. Quand notre ardeur succombe
D'un souvenir qui de nous n'est hanté? Autour des cœurs qui vous servent
de tombe Vous retournez errer à certains jours, Ghers revenants, 6 défunes
amours! C'est au palais qu'on en contait de belles ; Chacun tout bas s'en
disait des nouvelles. Le roi faisait de jolis quiproquos; Il commettait bévues
à tout propos. Nos courtisans blanchis dans les offices Voyaient rayer leurs
états de services ; Des gens nouveaux prenaient le pas sur eux. Qui ne se fût
arraché les cheveux ? Secours promis, récompenses et dettes, D'un pied
léger allaient aux oubliettes ; Le roi semblait être du ciel tombé, Et du passé
ne sachant À ni B. Un beau matin voici qu'à l'improviste

SAKOUNTALA. 71 Tout frais des bois nous débarque un
vieillard, Bâton en main et de mine fort triste. Auprès du prince il voulait
sans retard Être introduit. S'il faut que je le dise, Il n'était seul ; une femme
de mise Assez modeste accompagnait ses pas. Qu'un charme y fût, on ne le
savait pas ; Un long grand voile entourait sa personne. Moi, sans la voir,
pour belle je la donne : Les voiles sont des receleurs d'appas. Vous pensez
bien que ce couple rustique Dans le palais ne put entrer tout droit ; De libre
accès n'est jamais cet endroit Aux pauvres gens. De plus d'un domestique Il
leur fallut quelque affront essayer ; On les laissait gémir et supplier. Ils s'y
prenaient de toutes les manières ; »^^ Et firent tant par leurs pleurs et Uw
v^e^' Qu'un cœur moins dur qui pass^W t>^^ En fut touché jusqu'à s'offrir
d'^^ "Vj^

à 72 CONTES. A leur servir. Dieu lui rende cela 1 Par cent
détours, par mainte et mainte porte Ce guide aimable à bon port les conduit
; Devant le roi le couple est introduit. Or, ce jour-là notre jeune et beau sire
Précisément avait fort bien dîné. — Un roi I je crois que cela va sans dire.
Mais il avjait le tout assaisonné D'un bon vieux vin qui le portait à rire ; Il
s'amusa, comme bien vous pensez. LE ROI. Que me veut donc ce grave
personnage ? LE VIEILLARD. Ce que je veux, 6 monarque volage I Mon
seul aspect doit te le dire assez.

SAKOUNTALA. 73 LE ROI. De mes deux yeux, vieillard, je t'envisage; Ton seul aspect ne me dit rien du tout. LE VIEILLARD. Auriez-vous donc oublié le beau-père, L'épouse aussi qui vous était si chère? iiE ROI. Vraiment, ton conte est à dormir debout. Beau-père, épouse, et toute la famille. Jusqu'à présent me sont gens inconnus. Ah! retournez d'où vous êtes venus. LE VIEILLARD. Vous le niez ? Sakountala ma fille N'est votre femme ?

74 CONTES. LE ROI. Eh quoi ! Sakountala ? Je n'en ai point qui porte ce nom-là. LE VIEILLARD. Mais c'est tro^ fort ! c'est moi, moi que voilà ' Qui vous unis. LE ROI. Conte-nous cette histoire. LE VIEILLARD. "1 Quoi! vous raillez? Ah! je ne le puis croire. Parmi vos pleurs n'en fût-il qu'un de vrai.... Car vous pleuriez en nous quittant vous-même...*

SAKOUNTALA. 75 LE ROI. Si j'ai pleuré, ces pleurs sans peine
extrême Se sont séchés. LE VIEILLARD. Hélas! il y paraît. N'est-ce pas
moi qui dans notre forêt Vous accueillis, si j'ai bonne mémoire? Dans ces
bosquets, pendant un mois fêté. Vous paraissiez sensible à la beauté. LE
ROI. D'accord, mon cher, ceci tourne à ma gloire. Comment I chez toi je fus
si bien traité ? Quand tout cela n'aurait eu lieu qu'en songe, C'est très-
flatteur. Dis-moi donc à ton tour De quoi je puis t'obliger en retour; Je le
ferai de grand cœur, sans mensonge.

76 CONTES. LE VIEILLARD. 9 Sirey et c'est vous qui me le demandez ! LE ROI. Mais oui, parbleu ! c'est moi qui le demande. De quel démon ces gens sont possédés ! Bien que d'un roi la puissance soit grande, Il n'est point né sorcier. LE VIEILLARD. Vos torts passés Faire oublier par un amour iQdèle A cette enfant, et demeurer près d'elle, Serait-ce trop ? : LE ROI. C'est déjà bien assez ! Mais avant tout, ta fille est donc jolie ?

SAKOUNTALA. 77 LE VIEILLARD. Hélas I ses pleurs l'auront
un peu pâlie ; Puis son état.... LE ROI. Son état ! Que dis tu ? LE
VIEILLARD. Vous n'avez point deviné ma pensée ? J'entends par là sa
grossesse avancée. LE ROI. Grosse ? L'échec est grave à sa vertu. Et sa
beauté n'en est point compromise ? Sans sourciller, comme il vous dît cela I
N'es-tu pas fou, bonhomme à tête grise, De m'amener femme en cet état-là ?

78 CONTES. LE VIEILLARD, En cet état c'est vous qui l'avez mise. LE ROI. Sans le savoir j'aurais eu cet honneur? LE VIEILLARD. Ah ! réparez votre indigne conduite. Peut-être alors la pauvre enfant séduite (Car rien encor n'a détaché son cœur) Pardonnerait à l'auteur de sa peine. Depuis cinq mois vous attendant toujours, Sa vie, hélas! dans le deuil elle traîne. Du souvenir de ses courtes amours Elle repaît depuis lors sa tristesse; Moi seul je sais combien elle a pleuré. Si vous vouliez éprouver sa tendresse, Seigneur, l'épreuve a déjà trop duré.

SAKOUNTALA. 79 LE ROI. Je n'y songeais ; mais en ce qui me touche. Elle pourrait encor durer longtemps, Sois-en certain. LE VIEILLARD. Quoi I c'est de votre bouche Le dernier mot ? LE ROI. Le dernier. LE VIEILLARD, à Sakountala. Tu l'entends ? Devant ces yeux dont tu t'es laissé prendre, Dévoile-toi sans davantage attendre, Ma pauvre enfant. Il n'est point de rocher

• 80 CONTES. Qu'un tel aspect ne parvînt à toucher. LE ROI.
Peste, vieillard, la belle créature ! Je suis touché, très-touché, je t'assure. Où
cachais-tu cet objet précieux ? C'est de ta part une ftiute très-grande. Paire à
ton roi tort de deux si beaux yeux ! Gela mérite au moins que l'on te pende.
SAKOUNTALA. Le voilà donc cet accueil réservé A votre épouse ! Aux
jours de nos tendresses Je me l'étais tout autrement rêvé. Vous me faisiez de
si belles promesses ! Ainsi que moi je vous croyais charmé ; Car notre cœur
facilement suppose. Dans un objet qui nous est toute chose. Le même
amour dont il est enflammé. De cet amour ne me rendez victime ;

SAKOUNTALA. 81 Sakountala n*a commis d'autre crime, Si
c'en est un, que d'avoir trop aimé. Est-il de ceux qu'un amant ne pardonne ?
Puis notre enfant.... LE ROI. Notre? vous êtes -bonne! Vous y tenez ? C'est
moi qui l'ai commis, Ce doux péché dont on vous voit si ronde ?
SAKOUNTALA. Péché ! j'ai cru qu'il nous était permis.... LE ROI. Ma
chère enfant, tu te moques du monde. Ici pourtant je te fais mes aveux : De
très-grand cœur j'eusse été le coupable. Ne l'être pas, ce n'est point
pardonnable ; D'être innocent, j'enrage et je m'en veux.

82 CONTES. Mais je le suis, bien que je m'en repente. Vers tes beaux yeux je me sens une pente; N'espère point cependant pour cela Que je prendrai ton enfant sur mon compte. SAKOUNTALA. Comment , seigneur, n'avez-vous point de honte ? Vous ne parliez, certes, de ce ton-là. Vous le savez, lorsqu'au milieu des larmes L'anneau royal me laissiez au départ. LE ROI. Quoi ! mon anneau ! je l'aurais autre part Été chercher ; mais vos mains ont des charmes Dont s'embellit jusqu'à l'objet rendu. Où donc est-fl ? SAKOUNTALA. Hélas ! je l'ai perdu.

SAKOUNTALA. 83 Pardonnez-moi. La semaine dernière, Quand
je prenais un bain à la rivière, Il me sera, je crois, du doigt glissé. LE ROI.
Oh ! c'est trop fort ! Vous avez donc pensé Qu'à votre gré vous m'en feriez
accroire, Et là-dessus bâtissez une histoire? Ton père ici, toi-même avec tes
pleurs, Vous m'en contez de toutes les couleurs. Un mot sans plus : j'aime
très-fort tes belles. C'est là mon faible, et je ne nierai pas Que l'on pourrait
au feu de deux prunelles Me mener loin; oui, j'irais de ce pas Où me
voudraient entraîner tes appas. Mais je suis roi, cela me désespère. Le ciel,
hélas ! à mes vœux trop sévère. Jusqu'à présent ne m'a d'enfant donné. Ce
bâtard-là serait mon premier-né ? J'en conviens donc, tu me plais et me
touches. Retourne vite au fond de tes forêts ;

84 CONTES. En tout loisir fais-y d'abord tes couches, Ma belle enfant, et nous verrons après. » Sans dire un mot, de la riche demeure Nos pauvres gens s'éloignèrent sur l'heure, Le cœur gonflé ; leurs pleurs coulaient à flots. La jeune femme était vraiment hors d'elle, Et sous le voile où se cachait la belle. On eût ouï le bruit sourd des sanglots « Nôtre monarque oublia cette affaire. De ces gens-là n'entendant plus parler. Ils étaient fous, c'est une chose claire. A leur sujet nous irions-nous troubler ? Croit-on vraiment qu'un roi n'ait rien à faire ? Aimer, chasser laisse peu de loisir. Je m'en rapporte à la gent couronnée : Tant s'amuser, ce n'est pas tout plaisir. Il s'écoula quelque trois quarts d'année, Ou guère moins, lorsqu'à haute clameur

SAKOUNTALA. ^ 85 Un beau matin le prince en sa présence Vint
amener, sous forme de pêcheur, Un pauvre diable. A son air d'innocence Ne
vous fiez, c'est un hardi voleur. Les gens du roi, non sans grande surprise.
De cet anneau l'ont rencontré nanti . Qu'en faisait-il à son doigt ? Qu'il le
dise ; A ce témoin qu'il donne un démenti. Cet homme en vain jurait d'un
ton sincère Qu'en un poisson soi-disant de rivière, Et qu'il avait dans ses
filets pêché. Ledit objet s'était trouvé caché. Auprès de gens qui n'y
voulaient entendre. Ce conte-là n'avait point de succès. Tous d'un avis le
voulaient mener pendre, Quitte plus tard à revoir le procès. Au retrouver de
sa bague, on peut croire Que du bon roi grand fut l'étonnement. Tout le
passé lui revint en mémoire Comme un éclair. Doux et triste moment I

86 CONTES. Sakountala, ton image charmante Put la première au
poste à* revenir ; Grâces, douceur, et charmes d'une amante De se presser
tous il son souvenir. Son cœur n'y tint lorsqu'aux larmes versées 11
resongea, puis au dernier départ. Toutes douleurs par son amour causées.
Cette voix triste et ce pleurant regard, Bien qu'après coup, déchiraient sa
pauvre âme. Il se traitait de méchant et d'infâme, . Et s'était pris lui-même
en telle horreur Qu'à se tuer il songeait ; de douleur On l'eût dit fou. Bientôt
même, je gage, Il le serait tout de bon devenu. Si quelque espoir ne fût alors
venu ' Port à propos ranimer son courage. Morne et muet, sur son cheval
d'un bond Le roi s'élance, et l'animal l'emporte ; Bien moins rapide eût été
l'aiglon. — Pauvre garçon, sans suite, et de la sorte

SAKOUNTALA. 87 OÙ courait-il? — Quoi ! vous le demandez ? Il retournait vers la forêt ombreuse Où, folâtrant sous une étoile heureuse, L'Amour naguère avait ses pas guidés. Aux alentours il cherche en vain.... personne! Ces bois charmants avaient été quittés. Avr[^]l lui-même y tressait sa couronne ; Mais pour le roi, c'étaient lieux dévastés. Il revit tout, chaume, grotte sauvage Qui lui prêtaient jadis leurs doux abris , Et ce bosquet où la divine image Se découvrit à ses regards surpris. De ses amours c'étaient partout débris!... Même il crut voir au détour d'un bocage La trace encor fraîche des pas chéris. En mille endroits de nouvelles tristesses Semblaient surgir où son cœur fut charmé. Si vous perdez l'objet de vos tendresses, Fuyez les lieux où vous avez aimé ! Quand il revint de ce triste voyage

88 CONTES, Ce fut Tair sombre et le front soucieux. Le revoyant avec un tel visage, Les courtisans ouvraient tous de grands yeux. Plus d'un se dit : « L'amour et le bel âge Ramèneront la joie à la maison. » Mais mon héros attrapa bien son monde, Lorsqu'il parut en sa douleur profonde Vouloir bientôt s'enfoncer tout de bon. Chacun alors, sans se le faire dire, Se mit au pas. Au milieu d'un sourire On en voyait qui s'arrêtaient tout court. Jamais le deuil ne fut si fort de mise ; Les pleurs surtout étaient très-bien en cour ; Les provoquer semblait bonne entreprise. A cet effet, entre autres procédés, Les gens du fin fond de leur souvenance Vous exhumaient quelque déshéritance, Procès perdus et tous leurs décédés. Qui n'eût alors retrouvé quelque larme Qu'il n'avait point achevé de pleurer? Quand on l'avait, soudain, comme d'un charme Devant le prince on s'en allait parer.

SAKOUNTALA. 89 Oui, les plaisirs chômaient où leur empire
Avait soumis les cœurs; plus de franc rire, Plus de chansons. Adieu les fins
repas. Le triste roi de céans a la mine D'avoir choisi pour sortir d*ici-bas,
Sans que pourtant son secret se devine. Un laid chemin, celui du désespoir.
Son pauvre cœur était tendu de noir. Il ne prenait de goût à rien au monde,
Et s'il mangeait, c'était du bout des dents. Son seul plaisir en sa douleur
profonde Était parfois dans les bois, à la ronde. De promener sa peine et ses
vingt ans. Car la nature est vraiment souveraine Contre nos maux qu'elle
calme et guérit. La retrouvant toujours belle et sereine. Le cœur s'apaise;
encore endolori. Il se rentr'ouvre aux douceurs de ses charmes : Ainsi
l'enfant qui jetait cris et larmes Se tait devant sa mère qui sourit.

90 CONTES. Pendant trois ans il fut donc au régime De la nature
et des pleurs, notre roi. Dans les forêts sa compagnie intime Il vînt chercher.
Les hôtes de l'endroit N'y redoutaient ni guet-apens ni crime. Ce n'était plus
ce chasseur d'autrefois ; C'est en ami qu'il faisait sa tournée. Biches et daims
sous l'ombrage des bois Pouvaient dormir la grasse matinée. Or, un beau
jour que de sa cour suivi Le prince allait rêvant selon l'usage, Du bel aspect
d'un lieu vraiment sauvage Le hasard fit que son cœur fut ravi. Je dis
hasard, mais je faux ; de lui plaire Ces lieux avaient les meilleures raisons.
C'était désert tout pur : quelques buissons En des rochers, plus un tronc
séculaire Qui, foudroyé, dominait cet endroit. A son courant de tristesse
ordinaire Avait reçu mon héros dii surcroît.

SAKOUNTALA. 91 Plusieurs courriers envoyés par ce prince,
Notes en poche et bon signalement, Sans rapporter espoir tant soit peu
mince, Tous de retour étaient pour le moment: Il trouva donc cette place de
teinte Bien assortie à celle de son cœur, Et s'arrêtait, lorsque par une plainte
Notre roi fut distrait de sa* douleur. Sous un rocher il aperçut tout proche
Un pauvre enfant qui s'affligeait très-fort ; Le cœur touché, le roi de lui
s'approche. Hélas ! depuis qu'il avait, grâce au sort, Peut-être un fils
trottant de par le monde. Sans être ému d'une façon profonde n ne pouvait
rencontrer un bambin. Mais celui-là c'était un chérubin ; Il avait bien trois
ans et quelque chose. Son beau visage humide encore et rose Semble une
fleur sous les pleurs du matin. On le console et le voilà qui cause.

92 CONTES. Il raconta qu'il s'était égaré Tout en jouant, mais que sa peine amère Croissait surtout au penser de sa mère ; Qu'elle l'aurait déjà cherché, pleuré. Car il était son seul bien. « Et ton père? » Lui demanda le roi. — « Je n'en ai point. » Enfant sans père était un cas étrange : Il ne fut pas insisté sur ce point. « Mais en revanche, ajouta le bel ange. J'ai mon aïeul; le ciel me l'a gardé. Il est tout vieux, tout tremblant, tout ridé. S'il était beau comme toi de visage. J'aurais moins peur quand je ne suis pas sage . » Et dans ce train d'innocent babillage Notre marmot amusait prince et cour. Lorsqu'une femme en ce moment accourt, En grand émoi, pleurante, échevelée, Mais toute belle encor que désolée. A son aspect le roi s'arrêta court, Confus, sans voix; une pâleur mortelle

SAKOUNTALA. 93 Couvrit ses traits, car enfin c'était elle ! . . .

— Elle ! mais qui? — Comment! Sakountala. Elle n'eut d'yeux d'abord, s'il faut le dire, Que pour son fils, et ses pleurs en sourire S'étaient changés, quand tout à coup voilà Que s'approchant, elle voit le roi là. Jeter un cri, rougissante et légère. Fuir, emportant son enfant dans ses bras, Sans dire un mot, d'un instant fut l'affaire. Si notre roi s'élança sur ses pas. Quoique tremblant, cependant d'un pied leste, Si, le fuyant, cet objet adoré Se vil rejoindre, et pas à contre-gré, Je n'en dis rien, cela se sait de reste. L'amant pria, jura, gémit, pleura, Entremêlant doux regard et mot tendre. Que le pardon ne se fît guère attendre, Qui n'a jamais aimé ne le croira. Vous, dont le cœur a déjà fait ses preuves. Vous le croirez ; ce ne sont choses neuves[^] Que ces façons d'agir chez les amants. L'offensé même y trouve de grands charmes ;

94 CONTES. Ce n'est pas lui qui regrette les larmes Dont il paya
de semblables moments. On habitait la prochaine chaumière Qu'un bois
cachait en sa sombre épaisseur , Ayant, hélas I déserté la première Depuis
longtemps pour des raisons de cœur. Lorsque le sort qui brouilla leurs
étoiles, De deux amants remet la barque à flot. Quel doux zéphyr alors
renflant leurs voiles, Gomme autrefois, les caresse aussitôt 1 Avant d'avoir
l'absence ressentie, ^ Ce qu'elle coûte, ils ne le savaient pas ; Mais leur
tendresse, une fois avertie, Se garderait de s'éloigner d'un pas. De nos époux
le cœur revint au gîte Pour n'en sortir ; après ce beau retour Pensez un peu
s'il ressaisit de suite. Sans hésiter, le fil de son amour* Dans ses palais notre
reine étonnée, Par son mari fut en pompe menée ;

SA15:0UNTALA. 95 La joie alors y reprit ses honneurs.

Sakountala goûta le rang suprême, Et sur son front le nouveau diadème Fut plus léger qu'un chaperon de fleurs. A mi-chemin, ô lecteur de mon âme I Si tu n'as pas cru devoir me planter, Un mot encore avant de nous quitter.' Je ne veux pas que jamais sur leur flamme L'ombre d'un doute il te puisse rester. Avant que n'eût la reine en sa demeure Un pied posé, le héros de nies chants. Par un motif délicat, fit sur l'heure A ses beautés donner la clef des champs. De doux oiseaux cette troupe envolée, Non sans regrets et soupirs infinis, A tire-d'aile et tout d'une volée. Alla bientôt s'abattre en d'autres nids. Elle put donc notre épouse au cœur tendre; Ne trouvant point de femmes en ces lieux, Penser encor que le roi pour s'éprendre

96 CONTES. Avait vraiment attendu ses beaux yeux. Le don charmant que Ton fait de soi-même Est défloré , si celle qui vous aime Sait ne l'avoir que de seconde main. En fait d'aimer la primeur est exquise ; Mais toute femme, alors qu'elle est éprise, A la tromper vous ouvre le chemin . Rien n'est d'ailleurs si vrai que ce mensonge : Quand la jeunesse, en quête d'un beau songe, Dans les plaisirs se jette à cœur perdu, Brûler parfois pour d'insignes coquettes Un grain d'encens, ce n'est point défendu. C'est en passant par bien des amourettes Que l'on arrive à l'amour sous les cieux. Jeunes beautés, lorsqu'aux pieds de vos charmes Un tendre amant vient déposer les armes. Jusqu'à ce jour vous attestant ses dieux Qu'il n'aima point, croyez-le sur parole. Tout le passé n'était qu'ivresse folle. Essai d'aimer, sans un moment surpris.

I SAKOUNTALA. 97 Désirs cherchant leur véritable reine, Et de
ce cœur cent fois pris et dépris Un amour vrai vous réservait Tétrenne. /> ^

98 CONTES. EPILOGUE. Sur le départ, vous voilà donc, mes belles; Courage, allons, prenez des airs aisés. Je le vois bien, dans ces robes nouvelles Vos doux attraits sont tout dépayés ; Vous regrettez la largeur de vos voiles. Vos habits pleins de perles et d'étoiles A ce point-là vous tiendraient-ils au cœur? De leurs longs plis j'ai retranché l'ampleur,

SAKOUNTALA. 99 Taillé, rogné selon qu'il m'accommode.
Changeant de ciel on change aussi de mode; Là robe longue, et plus loin
jupons courts. Le peu d'apprêt plaît où je vous envoie. Les frais appas plus
que les beaux atours Y mèneraient la bande des Amours. Ces fripons-là se
donnent au cœur joie Quand leste et franche ils trouvent la beauté. Le vif, le
net, et quelque nouveauté En ce pays sont toutes friandises. La robe simple
où j'ai vos grâces mises N'y nuit de rien. Il se pourrait qu'à gré L'on eût
aussi votre innocent sourire. Hélas ! chez nous la Muse a tant pleuré Qu'on
en est las; on voudrait un peu rire. Or, riez donc; d'un rire gracieux, Même
coquet, je vous permets l'usage. D'un doux regard que votre gai langage
Soit appuyé, cela vous sied au mieux Chez les Français, experts en
badinage, Mais aux bons vers préférant les beaux yeux.

L'ERMITE. TIRE DE POUCHKINE. Sur les vieillards, lorsqu'au
troyen rivage Hélène un jour eut levé ses beaux yeux, Tous nos barbons
disaient à son passage : « Nous pardonnons pour un pareil visage D'avoir
risqué la patrie et les dieux. » Ne suis barbon, messieurs, et je vous blâme

102 CONTES. Pour la beauté d'aventurer votre âme. Si de la grâce il fut un cœur touché, C'était celui de Termite Pulgence. n ne rêvait que jeûne et pénitence. Ame plus ferme en l'horreur du péché Quand il sera, je Tirai dire à Rome. Sachant du ciel les sentiers fort étroits. Plus sûr chemin n'avait trouvé notre homme , Pour se sauver, que le fin fond d'un bois. Ce qu'il fuyait, quant à moi, je soupçonne Que c'était vous, objets doux et tentants; D autres que lui, saints fameux en leur temps,,^ Vous ont bien pris pour le diable en personne. Le ciel n'a pas de plus grands ennemis, A dire vrai, que vos attraits, mesdames ; Sur cet écueil ont chaviré tant d'âmes I Passer au large est, ma foi, bien permis. Notr^ héros se tenait à distance,

L'ERMITE. 103 Rosaire en main, disant mainte oraison. Un soir de mai.... Ce sont heure et saison, Que, pouf tenter les âmes d'importance. Choisit le diable; il a, je crois, raison. Les gens pieux vous diront qu'à l'aurore Ils ont toujours senti leur cœur dispos ; Que le matin y fait sans faute éclore Comme de soi la fleur des bons propos. Ils défîraient l'enfer et sa séquelle En ce moment. Lorsque baisse } e jour. Leur sainte ardeur voit s'alourdir son aile. Le cœur se tait, la voix s'arrête court ; Mais c'est bien pis quand le printemps s'en mêle. Un beau jour donc, à l'heure et mois susdits, Notre héros, toujours plein d'un saint zèle, Vaquait au soin d'aller en paradis. Quand il sentit, pourquoi? je le demande, Tous ses élans se changer en dégoûts. Dans son effroi d'abord il se gourmande : « Eh! qu'est cela? Pulgence, y pensez-vous?

104 CONTES. Que vous prend-il? Quoi ! tiédir de la sorte ! Vous vous perdez, c'est moi qui vous le dis. » Mais vainement il se tance et s'exhorte. De chers pensers à notre homme interdits, Tout doucement entrebâillaient la porte, Et laissaient fuir saints désirs et ferveur. , Des souvenirs, fléau de sa prière, Doux et charmants, de trente ans en arrière, A pas de loup s'approchaient de son cœur. Il faisait chaud ; Fulgence crut bien faire De prendre l'air un peu pour se calmer. Il ouvrit l'huis; ceci gâta l'affaire. Passe pour l'huis, mais il fallait fermer Son âme au moins : elle était grande ouverte. Aux environs, dans la forêt déserte. Les rossignols chantaient à qui mieux mieux, Zéphyr baisait les fleurs avec tendresse ; La lune aussi, cette antique traîtresse. Ses doux rayons laissait tomber des cieux. Écouter seul sur le pas de sa porte

L'ERMITE. 105 Des chants, à l'heure où la lune paraît, Même aspirer, quand la brise l'apporte, A pleins poumons l'odeur de la forêt, Ce n'est péché, quand le diable y serait. Le diable y fut, du moins je le suppose. A son profit il tourna toute chose. Lune et parfums, et zéphyr et chansons; C'est son métier, ce lui fut tâche aisée. De mon héros l'âme ainsi disposée, Voici qu'un cri sort du fond des buissons, Cri faible et doux; la voix disait : Fulgence !.... L'ermite ému sortit en diligence : « Qu'arrive-t-il? Grand Dieu! que me veut-on? C'est, je le crois, quelqu'un de connaissance. En ces forêts qui peut savoir mon nom ? » Ce quelqja'un-là c'était plutôt quelqu'une. Bien le disait la douceur de la voix. Que venait-on faire à ce clair de lune Seule, la nuit, sous le couvert des bois ? C'était suspect; mais la voix semblait tendre.

106 . CONTES. Elle annonçait quelque quinze printemps.

Fulgence hier aurait pu s'en défendre, Mais aujourd'hui La voix prend bien son temps ! Le voilà donc, notre grave et saint homme Battant les bois et foulant les gazons. Au bruit qu'il fait, sort de son premier somme, Tout en sursaut, l'habitant des buissons. La voix toujours fuyait à son approche : Elle échappait à ses désirs déçus. Elle est là-bas, puis tout près, puis moins proche ; Il ne pouvait mettre la main dessus, Et, dans l'ardeur d'une vaine poursuite, Il eût, je crois, couru jusqu'à demain. Si brusquement à mon vieux fou d'ermite Un large étang n'eût barré le chemin. Il s'arrêtait, lorsque sur l'eau dormante, Où s'étaient des fleurs de neige et d'or, Une autre fleur plus fraîche et plus charmante

L'ERMITE. 107 A ses regards parut vers l'autre bord. Rose n'était ni lis, bien que la grâce Et la couleur pussent tromper de loin . Il était vieux et de vue un peu basse, Et cependant il ne s'y méprit point, n reconnut que c'était femme blonde, Belle à ravir. Ciel ! pour notre vertu Quel rude assaut ! Jamais mortel au monde, Depuis Vénus sortant du sein de l'onde, Ne vit objet plus beau ni moins vêtu. Ah I si vraiment chastes sont les étoiles. Rougir alors eût été bien le cas, Tant ce soir-là notre nymphe sans voiles A leurs regards osa montrer d'appas, Et de ses yeux, tout noyés de tendresse, Sur le vieillard fit d'oeillades pleuvoir. Baisers aussi volaient à son adresse. En souriant la jeune enchanteresse De ses attraits essayait le pouvoir. Quoi ! de si loin? — Je voudrais vous y voir I

108 CONTES. Même de loin n'affrontez pas les belles ; Tournez plutôt le dos à l'ennemi. D'autres l'ont dit, le désir a des ailes. Or, si c'est vrai, ce n'est vrai qu'à demi ; Vers son objet l'âme à grand vol arrive. Oui, mais le corps ? Le corps est bien traité 1 Pour cette fois, demeuré sur la rive, Dieu me pardonne ! il eût le saut tenté, Si justement la lune en quelque nue, N'avait soudain dérobé ses rayons. Dans l'ombre aussi disparut l'inconnue, Et mon vieillard resta seul à tâtons. Le cœur lui bat et l'oreille lui tinte. Qu'il fut penaudj je le dis le premier, n soupirait; en répétant sa plainte. Écho de loin le prit pour un ramier. Le lendemain, lorsque la blonde Aurore, Au jour naissant vint dorep l'horizon, Elle sourit de le trouver encore A deux beaux yeux rêvant sur le gazon.

L'KRMITE. 109 Tout déconfit, en fort triste équipage, (Sa robe, hélas 1 n'était plus que lambeaux) Non sans laisser son âme aux bords des eaux, Fulgence enfin revient à Termitage, Puis il se couche. Un ermite de bien Vite en rentrant aurait fait sa prière ; Lui, non; notez qu'il était en arrière D'une la veille, autant qu'il m'en souvient. Mais d'autres soins l'occupaient, et le somme Sembla d'abord s'éloigner du pauvre homme. Puis, par pitié, tant il le voyait las, 11 nous le vint prendre entre deux hélas. Notre dormeur s'éveilla sur la brune ; Au soir d'hier repensant et rêvant. Non sans espoir il vit poindre la lune. Son cœur tremblait comme une feuille au vent ; Quand tout à coup, il n'en croit son oreille, La même voix, ou du moins sa pareille, L'appelle au loin. Un trop funeste attrait Poussait l'ermite; il partit comme un trait. 7

110 CONTES. Deux mois plus tard* quelque enfant du village,
Cherchant des nids, demeura fort surpris, Sur un étang, et tout près du
rivage, De voir flotter une barbe aux poils gris. Il eut grand' peur en cette
circonstance. Alors qu'on sut la chose aux environs. Dû lieu maudit se
tinrent à distance Les dénicheurs, jusques aux bûcherons. Mais en revanche,
il vint des ribambelles D'oiseaux joyeux loger aux alentours; Et le
printemps, même encor de nos jours, Y voit, dit-on, moins de feuilles
nouvelles Sur les rameaux, que de nids et d'amours. ^'

L'ENTREVUE NOCTURNE. TIRÉ DES MILLE ET UNE
NUITS. Lorsque d'aimer les gens n'ont point envie, Les y forcer est un
mauvais moyen. L'amour est libre, et jamais de la vie Par la contrainte on.
en obtiendra rien. Offrez plutôt (ce serait ma manière) Au cœur objet qui le
puisse engager ;

112 CONTES. A son devoir il courra se ranger ; Point n'y faudra la croix ni la bannière. Sur les confins du terrestre séjour, Il arriva qu'une fée en tournée D'un sien ami -fit la rencontre un jour. Génie aimable et que sa destinée Portait sans cesse à se mêler d'amour. Un tel emploi n'était pas mince affaire. Cœurs à pourvoir et cœurs à désarmer Ne laissaient point notre lutin chômer. La fée aussi avait un caractère De même trempe. Aimer à sa bonté Donnait des droits. Grand point chez une dame. Elle admirait dans autrui la beauté, Quand cet autrui même aurait été femme. « D'où venez-vous? » Ce fut la question Qu'on s'adressa de première abordée. D'un peu jaser trouvant l'occasion, L'un répondit : « Vous n'en auriez l'idée. » L'autre aussitôt, du ton le plus discret :

L'ENTREVUE NOCTURNE. 113 c Je VOUS le donne en cent.

— C'est un secret? — Non pas. Je viens de voir une merveille, Une
princesse.... Ah! mon cher, que d'appas! — Et nous aussi nous venons de ce
pas De contempler la beauté sans pareille . D'un jeune prince. Il semble fait
au tour ! — D'étonnement mon âme est encor pleine. — Je suis ravi. —
C'est le charme d'Hélène. C'est la beauté qu'on prête au dieu du jour. —
Dans son palais ma belle est enfermée. — Mon prince à moi gémit sous les
verrous. — D'un grand mépris nous sommes animée Contre l'amour, et le
seul nom d'époux Nous fait horreur. — Jamais la moindre femme Ne nous
sera de rien, nous le jurons. — Bien qu'à l'envi les rois des environs De
leurs soupirs aient étourdi ma dame, Ils n'ont reçu que dédains et
qu'affronts. — Sur notre cœur mille objets pleins de charmes De leurs
regards ont émoussé les traits ; A ces beautés qui l'assiègent de près Mon
prisonnier n'a point rendu les armes.

114 CONTES. — Notre vieux père est en grand embarras; Si cela dure, il se voit sur les bras Cent ennemis. Or donc, il nous enferme Pour nous contraindre à choisir un époux. — De même un père en agit envers nous. A nos refus il voudrait mettre un terme , A notre cœur forçant aussi la main. — Depuis deux mois ma princesse tient ferme. — Mon jeune ami ne prend pas le chemin De rien céder. — Un regard de ma belle Mettrait bientôt ton prince à la raison. — Le seul aspect de mon joli garçon A ton Hébé tournerait la cervelle. — Vous vous leurrez. — Ah ! c'est trop vous flatter ! Où tant d'attraits et beaux yeux en personne Ont échoué, vous pensez l'emporter? — Me permets-tu, mon cher, de le tenter ? — Très-volontiers; de plus je t'abandonne Tout mon pouvoir sur le jeune Aladin. Pais de ton mieux. — Va, va, je lui destine Une surprise avant demain matin , Et gare à lui si jamais il s'obstine

L'ENTREVUE NOCTURNE. 115 A refuser hommage à nos
appas ! De ton côté tu peux au cœur d'Aminé Livrer l'assaut. — Je n'y
manquerais pas. »

116 COSTKS. II Or, le garçon dont notre bon génie Vous
entretint, était bien en effet Des mieux tournés ; point ne l'avait surfait. De
la nature une œuvre aussi finie Ne s'était vue encore au temps passé. Vous
me direz qu'un tel excès de charmes

L'ENTREVUE NOCTURNE. 117 Chez les messieurs serait fort mal placé ; Qu'à leur sujet on voit assez de larmes Couler déjà ; qu'ils savent désarmer La vertu même et la prendre en leurs trames, Et tels qu'ils sont se font encore aimer. Qu'en sais-je, moi ? je m'en rapporte aux dames. Si mon héros est trop joli garçon, J'en suis fâché, vu surtout la façon Fort à blâmer dont il traitait les belles ; Point ne voulait entendre parler d'elles, Même il fuyait leur rencontre avec soin. De les aimer jugez s'il était loin ! Comment pouvaient dans un cœur de cet âge S'être logés de pareils sentiments ? Serait-on vieux, il faut un grand courage Pour résister à des objets charmants ; Mais les haïr, cela n'est pas l'usage. Quoi qu'il en soit, pour mon prince, d'amour Mille beautés raffolaient à la ronde. En eût-il eu tous les vœux du monde,

118 CONTES. Il ne pouvait les payer de retour Du même coup.
Suffire à tant de flammes. Je le sais bien, dépassait son pouvoir; Mais il
fallait faire au moins pour ces dames Tout son possible, et se mettre en
devoir De les aimer, en commençant par une ; Ce que voyant, patiemment
chacune Dans notre cœur eût attendu son tour. Mais ce conseil n'allait pas à
mon prince, Et n'aimant point, de l'espoir le plus mince Il ne voulait obliger
leur amour. Chez un garçon de moins haute naissance Un tel refus était sans
importance. Et le beau sexe aurait eu seul le droit De murmurer ; mais
l'héritier d'un roi Doit au plus tôt pourvoir à sa lignée. Ce soin n'a rien de
bien fâcheux en soi ; Mainte personne y serait résignée, Lui, non. Un soir, le
sommeil le prenant

L'ENTREVUE NOCTURNE. 119 Dans sa prison.... Ce n'était fosse noire, Humide et basse ainsi qu'on pourrait croire. Mais bonne chambre et boudoir attenant, Bien aérés, pourvus de mille choses, Gomme tapis, beaux sofas de satin ; L'appartement donnait sur le jardin ; Le bruit des eaux et le parfum des roses Sans cesse entraient dans ce charmant rédoit. Je disais donc qu'un soir notre jeune homme, Dans sa prison n'ayant autre déduit. S'abandonnait à la douceur du somme. On dort fort mal et d'un œil tout au plus, Avec l'amour lorsqu'on a quelque affaire. Libre pour lui de ces soins superflus. Le cher enfant dormait pour l'ordinaire De tout son cœur. Le soir déjà cité, La bonne fée en pouvait être cause. Il n'eut pourtant qu'un sommeil agité. Il se tournait tantôt sur un côté, Tantôt sur l'autre ; en cherchant une pose Qui lui convînt, il étendit un bras. Oui, mais ce bras rencontra quelque chose

120 ' CONTES. Sur son chemin. La nouveauté du cas Avec
raison, ainsi qu'on le suppose, Surprit notre homme. « Eh ! grand Dieu I
qu'est cela? Cela, vraiment, c'est quelqu'un couché là ; Et qui pis est, ce
quelqu'un m'a la mine D'être une dame en son atour de nuit. Chez un garçon
venir sur le minuit, Et dans son lit entrer à la sourdine. Ces procédés me
semblent peu séants. Ne puis-je point savoir de vous, la belle, Comment
l'on s'est introduite céans ? J'avais, autant que je me le rappelle. Fermé la
porte à deux tours de ma main. Si vous avez passé par la serrure. Reprenez
donc au plus tôt ce chemin. » Mais ce discours n'émut, je vous assure, La
dame en rien. Vous devinez déjà Qui ce peut être et toute l'aventure. Aminé
donc nullement ne bougea A ces propos; on eût dit une souche. Notre héros,
voyant que dans sa couche L'hôte nouveau semblait vouloir rester.

L'ENTREVUE NOCTURNE. 121 De son côté crut devoir
insister. Il insista, mais la dame étrangère Le laissait dire en un calme
parfait. « Dormirait-on? Si l'on dort en effet, Nous le verrons. » Et de sa
main légère. Notre héros prit sur un guéridon La lampe d'or qui faisait de
veilleuse La nuit l'office, et sur notre dormeuse En dirigea la clarté sans
façon. Lorsque mes vers trouvent sur leur passage Un bel objet, ils en font
un crayon. Mais quel portrait pourrait de ce visage Rendre la grâce et le
divin contour ? Hélène, Hébé, les trois sœurs de l'Amour, Sa mère aussi, la
déesse à la pomme. N'auraient ensemble offert de pareils traits ; Et sous leur
voile, en l'abîmdon du somme, On devinait le surplus des attraits. Notre
héros, encor que de nature Pour l'autre sexe il fût très-peu porté.

122 CONTES. A cet aspect resta tout enchanté. Il n'était point connaisseur en beauté, Mais le devint, grâce à cette aventure. « Diantre I dit-il, que de charmes voilà ! Si j'avais vu plus tôt cet objet-là, Je n'aurais pas tant fait le difficile. Je suis un rustre, un sot, un imbécile, Lorsque j'enjoins ainsi de déloger A tant d'appas. Après cela, si j'ose Les supplier encor de quelque chose, C'est bien plutôt de ne jamais bouger D'auprès de moi. Mon lit, mes draps, leur maître. Tout est à vous. Madame ; ordonnez-en. Oui, quand j'y pense, ah I c'est moi qui crains d'être De trop, hélas ! en ma couche à présent. Le voisinage où je suis de vos charmes A, je le vois, son côté séduisant ; Mais toutefois n'en prenez pas d'alarmes. Vous réveiller ce' n'est point mon dessein. Pourtant je songe à vous faire un larcin. Veuillez ou non, c'est résolu, j'enlève Cette émeraude à votre bras chso^mant.

L'ENTREVUE NOCTURNE. 123 Sans m'avertir si partiez
nuitamment, Votre visite aurait tout Tair d'un rêve. Mon gage en main, je
saurais dans ce cas Ce qu'il faudrait penser de l'aventure. » * Le bijou pris et
sous la couverture Dûment caché, le prince (il n'avait pas Cette nuit-là de
sommeil eu sa dose) Se rendormit. Tout autre, je suppose. Chez soi trouvant
et sur son oreiller Tant de beautés, se serait de veiller Fait un devoir, mais ce
n'était le compte De nos lutins. Le héros de mon conte Dormait déjà depuis
un bon moment. Quand la princesse ayant fini son somme. Se réveilla. Son
premier mouvement, En se voyant couchée auprès d'un homme, Fut de crier
; mais le saisissement Et la terreur lui fermèrent la bouche. Prête du moins à
sauter de sa couche,

124 CONTES. La pauvre enfant se mit sur son séant. Dans quel dessein bizarre et malséant, A son insu, l'avait-on de chez elle Portée ici, dans un lit étranger, Près d'un manant ? Toutefois notre belle Ne sentant pas ledit manant bouger. Se rassura. L'ombre n'était pas telle Qu'on ne pût voir que l'homme en question Pour le moment dormait d'un bon courage, Et ne semblait en cette occasion Songer à mal. Autour du personnage Régnait d'ailleurs un certain air décent. Dormir aussi, quoi de plus innocent? J'ai déjà dit que n'était la princesse Femme à daigner un seul coup d'œil jeter Sur homme aucun. « Fi ! quelle laide espèce ! Quoi ! là-dessus nos regards arrêter I » Après cela, comment il se peut faire Qu'Aminé ait su dès le premier moment Que le dormeur était jeune et charmant, Sans barbe encor, mais qu'il avait pour plaire Tout ce qu'il faut, de grands yeux, un beau teint

L'ENTREVUE NOCTURNE. 125 Et des cheveux tirant sur le châtain ; Comment elle a su tant de choses, dis-je, M'est un secret. « Cela tient du prodige , Qu'un homme soit de la sorte bâti I Il ne se peut ; un homme être loti De tant d'attraits ! Ce vilain sexe atteindre A cet ovale, à ces contours parfaits ! Ce n'est probable, et je ne le dois craindre. L'ombre souvent produit de tels effets. Approchons-nous. Cette lampe me semble Là mise exprès, et grâce à sa clarté Nous verrons bien si cet homme ressemble A son espèce. »• Et la jeune beauté S'avança donc, sa lampe la première. Qui n'avait vu mon prince à la lumière N'avait rien vu. Son aspect gracieux Ne déplut point à la fière amazone, Et la voici contemplant de son mieux. Or, mon héros avait en sa personne De quoi longtemps occuper nos beaux yeux.

126 CONTES. Ils ne savaient où courir ; une grâce Logeait ici,
plus loin quelque autre appas. On ne pouvait qu'errer de place en place ;
Même souvent on revint sur ses pas. A nos regards que de beautés offertes !
L'enfant, encor neuve en ces découvertes, De tout son cœur s'applique à
regarder ; A ce soin-là sa fierté dut céder. Qui l'eût pu voir contenter son
envie Dans cette pose et dans ce simple atour. Eût dit Psyché, curieuse et
ravie, Sa lampe en main, se penchant vers l'Amour. « Quel enchanteur m'a
ménagé la vue D'un tel objet? Je lui dois un plaisir Que j'ignorais. Il eût
pour l'entrevue Pu toutefois quelque autre lieu choisir. Mais les sorciers
n'ont pas pour l'étiquette Un grand respect. Moi-même en ce moment En ai-
je donc ? sans qu'il nous le permette. Nous dérobons à ce garçon charmant
Son anneau d'or. » Ce disant, la princesse Prit le bijou. Telle fut son adresse,
I •

L'ENTREVUE NOCTURNE. 127 Que mon héros ne se réveilla pas. Ce bel exploit accompli, notre Aminé Modestement recouchant ses appas, Se rendormit. La dame était encline Au somme ainsi que son nouvel amant, Car il Tétait, j'ai tout lieu de le croire. Les voilà donc à qui mieux mieux dormant. Point ne s'étaient encor vus, dit l'histoire, Deux plus beaux fronts sur le même oreiller. — Comment ? dormir au début de leur flamme ! Cela promet ; passe encor pour la dame. Mais le jeune homme.... — Il aurait dû veiller, J'en suis d'accord. Pourtant si quelque fée Contre un garçon se ligue avec Morphée, Il faut céder, et dans le cas présent Vous auriez vu dormir l'Amour lui-même. Dormir n'est crime ; il fait, croyez-nous-en. Très-bon dormir auprès de ce qu'on aime.

128 CONTES. III Au petit jour, ou pour mieux m'exprimer, A
l'heure où vient TAurore parsemer Les deux de fleurs, et pose en quelque
nue Timidement le bout d'un pied rosé. Par nos lutins le charme fut brisé.
En s'éveillant, le prince à l'inconnue

L'ENTREVUE NOCTURNE. 129' Se disposait à donner le
bonjour. Vers sa ruelle il fit un demi-tour Dans ce dessein, mais la belle
étrangère Et ses attraits avaient quitté les lieux. Mon bon héros se frottait
les deux yeux. Rêvait-il point ? non pas. La nuit dernière, Me direz- vous, il
avait donc rêvé? Tout aussi peu, car sous la couverture Le bracelet fut par
lui retrouvé. Ceci prouvait du moins que l'aventure Avait au fond quelque
réalité. « Le roi sans doute, en désespoir de cause, Pour me séduire a ce
moyen tenté, Pensa le prince ; et lui seul, je suppose, A dans ma couche
introduit la beauté. Ma foi, la ruse est de fort bonne guerre ; Je capitule. »
Un valet diligent Tout aussitôt vers le roi notre père Put dépêché. Le cas
était urgent. Sa Majesté reçut donc la missive Au saut du lit. Sa surprise fut
vive. Le prince enfin désirait lui parler ;

130 CONTES. La chose était pressée et d'importance. Le vieux monarque ordonna d'assembler Ses conseillers. Bientôt en sa présence Parut son fils, lequel sans se troubler Trois saints fit à la grave assistance. « Sire, dit-il, la nuit porte conseil. La vue aussi d'un objet sans pareil A son pouvoir; j'ai donc depuis une heure Sur bien des points changé de sentiment. J'en fais l'aveu sans plus longue demeure. Le mariage aurait mon agrément. Bien mieux, seigneur, j'ai hâte qu'il vous plaise De m'engager en cet état charmant. » Le bon vieux roi ne se sentait pas d'aise. Comment? son fils se ravise ! il se rend ! Si son discours était incohérent. Il n'importait. Le grand point sans conteste Pour le moment était gagné; le reste Viendrait tout seul. Il fut donc reparti A mon héros qu'afin de lui complaire.

L'ENTREVUE NOCTURNE. 131 Incessamment en quête d'un parti On s'allait mettre. « Ehl qu'est-il nécessaire, Répondit-il, de prendre ce souci, Quand vous avez sous la main mon affaire ? Ce qu'il me faut est à deux pas d'ici. A mon avis, l'un et l'autre hémisphère Ne vous pourrait rien d'approchant fournir. I Je ferai donc fort bien de m'y tenir ; D'autant, messieurs, que mon âme est éprise Des doux attraits de cet objet charmant. » Le roi tombait de surprise en surprise. « Mon fils, dit-il, je n'entends rien vraiment A ce discours ; la prison aurait-elle Troublé vos sens? J'ai de trop de rigueur Peut-être usé? — Que non pas; ma cervelle N'a point bronché; je ne puis de mon cœur En dire autant. Mais aussi que de charmes 1 Ils ont sur moi produit tout leur effet ; Je suis vaincu, je dépose les armes. Me direz-vous comment vous avez fait

132 CONTES. Pour introduire, étant ma porte close, Auprès de moi cette dame sans bruit? — Eh! mon cher fils, je n'ai rien introduit, C'est bien certain. Vous aurez, je suppose, Rêvé cela. — J'aurais été tenté De le penser, n'était le témoignage De ce bijou, lequel me fut en gage A son insu laissé par la beauté, Lorsqu'en mon lit elle était de passage. Ce n'est pas lui qui me démentirait, Si je disais qu'au plus beau bras du monde Je l'[^]i ravi cette nuit en secret; Et bien m'en prit. >» Le jeune homme à la ronde Fit là-dessus son bracelet passer. Chacun loua la matière et l'ouvrage, De l'admirer ne se pouvant lasser. « Je le dis net et sans fleur de langage : C'est peu, messieurs, du bijou que voilà, Ce que je veux à présent c'est la dame; Il me la faut, je ne sors pas de là. » Et le bon roi de jurer sur son âme Qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam

L'ENTREVUE NOCTURNE. 133 Cette personne ; et pour rendre évident Son bon vouloir, il allait après elle Mettre en campagne un millier de ses gens, De qui le zèle et soin intelligents Point n'échoûraient à découvrir la belle. A quoi le prince objecta sur-le-champ : « Comment, seigneur, pourront-ils reconnaître, S'ils ne l'ont vu, ce qu'ils iront cherchant? Ah ! si du moins vous me permettiez d'être De la partie ! » Avis fut demandé Au grand conseil. Chose peu surprenante. Tout d'une voix et séance tenante, A mon héros ce point fut accordé. Que risquait-on? une fois en voyage Il oublierait ce bel amour naissant. Ou bien prendrait, confondant leur image. Pour sa beauté l'objet premier passant. En un clin d'œil le bagage et la troupe, Tout était prêt, et le jour ensuivant Notre héros avec l'amour en croupe. 8

134 CONTES. Dès le matin jetai la plume au vent. Si Ton dit
vrai, tout chemin mène à Rome ; Pour moi je crois, à plus forte raison, Que
tout chemin doit conduire un jeune homme Vers ce qu'il aime. A l'heure où
mon garçon Mettait le pied dans Tétrier, sa belle En son honneur faisait
maint pleur couler. Elle pouvait à moins se désoler. Après la nuit passée
hors de chez elle, En s'éveillant, s'était le lendemain La pauvre enfant dans
son lit retrouvée. Rien n'annonçait qu'on l'avait enlevée, Et d'amoureux pas
plus que sur la main. Notre princesse autour de sa personne Penmies avait
de service et d'atour, Nourrice aussi qui de nuit ni de jour Ne quittait point
sa belle nourrissonne. La chère dame à son poste ronflait Pour le moment.
Aminé sans délai

^ L'ENTREVUE NOCTURNE. 135 [jSl secoua. « N'est-ce pas une honte? Dormir après un tel événement ! Réveille-toi, nourrice, et me raconte Tout le détail de mon enlèvement. » La pauvre femme était embarrassée D'en dire un mot, ayant depuis le soir Dormi d'un trait. « Je voudrais bien savoir Comment ici }a chose s'est passée. Le beau complot et la belle leçon I Je frémissais d'horreur au nom des hommes. Et me voilà dans le lit d'un garçon! L'amour me vint surprendre entre deux sommes ; Car c'est amour que le doux sentiment Dont j'ai d'abord «enti mon âme atteinte. Ce que n'ont pu, par menace ni plainte. Cent rois gagner, ce jeune homme en dormant L'obtint. Mon cœur a rencontré son maître. » Notre nourrice essaya de remettre Quelque raison dans ce jeune cerveau. Songe c'était, pour sûr. « Et cet anneau, Rôvé l'aurai-je? » A cela cette femme Lui répondit par envoyer quérir

136 CONTES. Le roi bien vite, et le roi d'accourir. Sur nouveaux
frais, vous pensez si la dame Recommença son récit, lui venu, Le suppliant,
à grand renfort de larmes. De lui donner pour mari Finconnu ; Elle y tenut.
Mais à noyer ses charmes Et supplier, la princesse gagna Qu'on la traita de
folle et, comme telle, Vous la purgea, rafraîchit et saigna. La Faculté
remèdes n'épargna Pour la guérir. Rien n'opérait sur elle; La pauvre enfant
commençait à maigrir. Chaque matin on voyait défleurir Un charme ou
deux. Le teint frais de la belle Tournait au lis de moment en moment. Un
mois encor d'un pareil traitement. On enterrait attraits et tout. La cure En
était là, quand passa d'aventure Par le pays un savant renommé ; Cet
étranger venait à point nommé .

L'ENTREVUE NOCTURNE. .137 Il dit au père : « A remettre
une dame En son bon sens vos gens n'entendent rien. A mon avis, il n'est
qu'un seul moyen De la guérir, c'est d'offrir à son âme D'autres objets qui
détournent le cours De ses pensers. Quelque lointain voyage, En un tel cas,
serait de grand secours. Essayez-en. Votre fille est d'un âge Et d'un visage à
trouver amoureux Sur son chemin. Si jamais l'un d'entre eux L'allait
charmer, cela comme de cire Viendrait pour nous. Toujours un amour, sire,
A chassé l'autre . » Or, l'avis enchantait Le vieux monarque. Il fit mettre en
litière Notre princesse , et jusqu'à la frontière. Avec sa cour lui-même il
l'escorta. L'amant courait ce pendant la contrée. En ville ou bourg faisait-il
son entrée, La renommée attirait sur ses pas *

138 CONTES. Tout le beau sexe. Un tel concours d'appas Ne
Tarrétait, et parmi tous ces charmes, Ceux qu'il cherchait ne se découvrant
pas, Il repartait, sans écouter les larmes De mille objets. Car, bien qu'un mal
secret Lui dérobât chaque jour quelque attrait. Il en restait au jeune
personnage Assez encor pour atteindre au passage Et mettre à mal les cœurs
qu'il rencontrait. De ce train-là bientôt son équipage Fut sur les dents, si
bien qu'un temps d'arrêt Il fallut faire au milieu d'un bocage. Les feux du
jour, même en plein cœur d'été. N'y perçaient point l'épaisseur du feuillage
Par les zéphyrs à toute heure agité. Le coï du lieu, la fraîcheur de l'ombrage,
Tout autre aurait à dormir invité Que mon héros. Tandis que sa monture Va
paissant l'herbe, il erre à l'aventure. Dans le bosquet le désolé garçon

L'ENTREVUE NOCTURNE. 139 En s'avancant fit une
découverte : Aux alentours des gens sur le gazon Se reposaient. Dans sa
litière ouverte Et sommeillant une dame il crut voir. Vite il s'approche, ému
d'un vague espoir, Et pousse un cri . La dame se réveille, Lève les yeux,
l'aperçoit; autre cri. De nos amants la surprise est pareille. « C'est lui! »— «
C'est elle I » On pleure et Ton sourit. Un peu de trouble en un tel cas, je
pense. Est de rigueur. On garda le silence Un bon moment, se trouvant des
deux parts Embarrassé. Mais bientôt les regards Ayant sur eux pris d'entrer
en matière. On s'expliqua ; chacun à sa manière Ses désespoirs et désirs
raconta. La chose au clair fut donc bientôt tirée. Sauf un seul point :
comment était entrée Chez nous Aminé, et qui l'y transporta? Le débrouiller
eût causé quelque peine. Énigme était, énigme aussi resta. Ce qi/on savait
de science certaine.

140 CONTES. C'est qu'on s'aimait. L'hymen suivit de près Cette rencontre, et couronna leur flamme. Comme à l'envi mon héros et sa dame, Virent bientôt refleurir leurs attraits. De toutes parts chacun portait aux nues, En prose et vers, les grâces ingénues Et les vertus de l'un et l'autre amant. Es cœurs bien faits l'amour vient en aimant; Le leur crût donc. Ce beau feu, vu leur âge. Avait encor bien du temps devant soi. Couple jamais n'en fit meilleur emploi ; Le paradis était dans ce ménage. Nos gens s'aimaient comme on ne s'aime pas. En vain parmi leurs merveilleux appas. Le cours des ans apporta du désordre ; Ils s'adoraient non moins qu'au premier jour. Ainsi l'on voit exceller en amour Les cœurs souvent qui refusaient d'y mordre.

LE PERROQUET. CONTE. Un perroquet vivait chez un jeune ménage, Couple aimable autant qu'amoureux ; La lune de miel sur eux Répandait ses douceurs d'usage. Mille amours s'ébattaient entre nos gens épris. Le perroquet, témoin de plus d'une caresse,

142 CONTES. En pleurait souvent de tendresse. Qu'un regret s'y
môlât, je n'en serais surpris : Tout seul dans sa prison depuis son plus jeune
âge Du bonheur d'être aimé l'oiseau sentait le prix ; Je le sentirais bien, moi
qui ne suis en cage. Voici qu'un beau matin auprès d'un vieux parent Riche,
Dieu sait I mais pour l'heure mourant, Appelé fut l'époux; il se mit en
voyage. Il ne fallait rien moins qu'un leurre d'héritage Pour séparer nos
deux amants. La dame désolée et pleurant à cœur fendre, D'un millier de
baisers, d'un millier de serments Chargea notre partant. Ces marques
d'amour tendre Sont bagage léger ; il en prit tant et plus. D'abord, pour
consoler sa dolente maîtresse , L'oiseau fit de son mieux, mais, efforts
superflus 1 « Quel babil odieux! il trouble ma tristesse.

LE PERROQUET. 143 Quand donc pourrai-je en paix soupirer un moment? » Le perroquet se tut, admirant en lui-même L'effet de la douleur sur un cœur trop aimant. Pendant les premiers mois, de l'im à l'autre amant Missives de trotter. Or, parmi les je t'aime, Les jamais, les toujours, entre deux au revoir. Le jeune époux mêlait un mot de ses affaires. Notre parent susdit avait fait son devoir : n'était mort. Restaient encor les inventaires. Les scellés, les procès, ce n'est jamais fini. Qu'y faire ? on attendit, et, qui mieux est peut-être, On essuya ses pleurs. « Pour ne point reparaître. L'éclat de nos beaux yeux serait déjà terni ? C'est fort mal entendu de s'enlaidir soi-même. Quoi ! nous irions gâter ce qui fait qu'on nous aime, Nos charmes?.... Non, l'amour ne nous en saurait gré* Contre tant de soupirs à peine rassuré, Sans qu'à deux fois pourtant besoin fût de le dire. Sur sa bouche charmante il revint un sourire, Puis deux, puis trois; ils ne se comptaient plus.

144 CONTES. La beauté renaissant ainsi que sa compagne, La grâce, les amours se mirent en campagne. D'anciens adorateurs, autrefois bien voulus. Du temps qu'on était fille, au logis de la belle Revinrent tout d'un vol et sur le pied d'amis. D'un cœur à l'amitié l'accès est bien permis, Mais trop souvent l'amour se faufile avec elle. Croyez qu'il n'y manqua. Bientôt la citadelle. On le prétend du moins, se rendit à merci. Après un court combat. L'époux de tout ceci Paya les frais. Déjà la dîme est prélevée Sur les biens de l'absent et sans son agrément ; Sa femme ainsi patiemment Put attendre son arrivée. Notre consolateur à qui n'échappait rien. Vît donc la brèche ouverte à l'honneur de son maître, Il en gémit en perroquet de bien. « Quoi! disait-il, deux cœurs que j'ai vus naître, Grandir, se chercher, s'entr'aimer ! Le plus charmant ferait à l'autre cette injure!

LE PERROQUET. 145 « Non, foi de perroquet ! De sa mésaventure Je veux à son retour mon bon maître informer. » Ce retour ne tarda. Vers sa moitié chérie Notre époux revola plus tendre et plus aimant. Que fleurette et cajolerie Eussent passé chez lui sous forme d'un anlant, Il ne s'en aperçut; ce n'est chose vraiment Qui .laisse de soi trace, et même en laissât-elle, Par un objet aimé qui n'est vite aveuglé I Comment ne l'être point? Tout des mieux régale. Accueilli, caressé fut l'époux par la belle. N'était-ce qu'un semblant? Grâce au remords, l'amour Avait-il tourné bride, et par un beau retour Réparait-il une erreur passagère ? Il se peut; toutefois je n'en jurerais pas, Car, s'il faut tout vous dire; on ne rencontre guère » De cœurs qui s'égarant reviennent sur leurs pas. Aussitôt cependant que Toiseau dont la langue Était sur les charbons, trouva jour à parler, Il parla, mais perdit sa peine et sa harangue. 9

146 CONTES. « Propos de perroquet ! Je m'en irais troubler ?
Quelque sot ! » L'indiscret, bien qu'étouffant de rage, Ne se tint pas ce jour-
là pour battu ; Il revint à la charge. « Oiseau, le tairas-tu ? » L'autre ne se
taisait ; vingt fois et davantage Il répéta son dire. « Oh ! T'animal têtue ! Le
maudit babillard ! » Cependant le pauvre homme Devenait tout rêveur. Du
jour au lendemain Il perdit l'appétit. La joie avec le somme Avait pris le
même chemin. Il n'ose point encor s'avouer qu'il soupçonne A son honneur
aucune atteinte pour cela. Son épouse, c'était la sagesse en personne, Et
l'amour. Cependant qu'une mouche bourdonne Aux environs, notre homme
est sur le qui-va-là. Une ombre, un souffle, un mot, tout tire à conséquence.
Lorsqu'on est à ce point. L'oiseau, voyant l'effet Que produit son discours,
redouble d'éloquence ; Il cite ses témoins, il précise le fait,

LE PERROQUET. 147 Il jure ses grands dieux, il proteste, il s'entête. « On vous trompa, dit-il, j'en mets ma patte au feu. » La patte? ce n'est guère, il jouait plus gros jeu Et perdit davantage : il y laissa la tête. — Comment! la tête? — Hélas! on lui tordit le cou. Notre mari crut pour le coup Recouvrer le repos par ce trait exemplaire. Crut-il bien ? Je ne sais. L'oiseau, dans cette affaire. Put malgré sa vertu le plus sot de beaucoup. Si par cas d'aventure, ô belles! je me trouve, Sans le vouloir, témoin de quelque méchant tour. Comptez sur mon silence, encor que je n'approuve De pareils manquements aux devoirs de l'amour. Des amants, des époux inquiéter les flammes. C'est périlleux; j'honore après tout leur erreur. Dieu la permet toujours; sans sa grâce, mesdames, Qui pourrait vous aimer en sûreté de cœur? cj^

LE CHASSEUR MALHEUREUX. TIRI? d'IMMERMANN.

L'Allemagne, je crois, vous plairait et pour cause : C'est le pays des frais
appas ; Toute fillette y prend les teintes de la rose ; Si les yeux bleus vous
sont de quelque chose. Vous en trouvez à chaque pas. Avec ces yeux
l'Amour a souvent quelque affaire,

150 CONTES. Et parmi tant de cœurs disposés à bien faire Il ne
reste les bras croisés. Là ce dieu mène une vie exemplaire, Content de peu ;
sa rente la plus claire Se paye en regards et baisers; De gros soupirs en sont,
nombreux pour l'ordinaire Les Allemands se font la cour tranquillement ;
Sur la route du sentiment C'est à très-petits pas que chemine leur âme. SI
vous vouliez apprendre au profit de l'amour Patience et douceur de flamme.
Il faudrait chez eux faire un tour. Mon récit toutefois ne s'arrêtera guères
Sur ces points ; je conseille à mes rimes légères D'y revenir un autre jour.
Mai s'ouvrait, dans le Nord mois charmant ; la verdure A peine de retour
commence à s'enhardir. Il n'est bourgeon craintif qui déjà n'aventure Son
espoir de l'année. Alors dans la nature Tout ne demande qu'à fleurir ;

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 1^1 Car fleurir c'est aimer.
Les plantes printanières N'y font point de façons; c'est à qui les premières
Iront les zéphyr captivant. Regards du jour, baisers du vent Sont toutes
privautés que permettent ces belles ; Qu'un papillon s'empresse et voltige
autour d'elles, On ne les verra point aussitôt s'alarmer. D'une aube à l'autre,
hélas ! de leurs faveurs charmantes S'épuise le trésor; pour ces pauvres
amantes Se flétrir, c'est cesser d'aimer. Ne songeant à rien moins qu'à ces
amours touchantes. Bâton en main, bien vêtu, bien guétre, Hans le fermier
revenait de son pré. Ces charmes du printemps, les fleurs el la verdure Le
touchaient peu. Notre homme et la nature Se connaissaient de longue main.
Car vers la soixantaine il était en chemin. Mais c'était un vieillard droit et
ferme d'allure. De ceux que l'on dit verts ; il avait l'encolure D'un homme
qui voulait, de printemps en printemps,

152 CONTES. Pour peu que Dieu l'aidât, arriver aux cent ans. En vain autour de lui maint oisillon s'empresse, S' égosillant sur tous les tons; Il n'avait de regards, d'oreilles, de tendresse Que pour ses bœufs et ses moutons. Les ayant tous laissés au milieu des prairies Ruminant, bêlant et broutant. Il retournait chez lui par des routes fleuries, D'un pied leste et d'un cœur content. Qu'il fût déjà midi, le clocher du village N'en avait soufflé mot ; mais tant petits que grands. Les estomacs, aux champs, d'une heure et davantage Avancent sur tous les cadrans. Je vous laisse à penser si le nôtre allait vite Aux approches d'un bon repas. Songeant donc au trésor que contient sa marmite. Notre fermier doublait le pas, Quand voici que d'un bois débouche à l'improviste, Un jeune chasseur au poil blond. Un souci toutefois se lisait sur son front;

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 153 Son carnier même avait
comme un air triste, Désenflé qu'il était. « Léger est le butin, Pensa l'autre à
part soi. L'on n'aura ce matin Rien tué. Rien, c'est peu. Qui sait encor la
peine Que ce rien nous donna? C'est par trop dur, ma foi ! Aussi pourquoi
chasser? Je ne sais, quant à moi, Le plaisir qu'on y trouve. Ah ! l'excellente
aubaine ! Courir les bois, battre la plaine Sans rencontrer gibier qui nous
veuille étrenner, y Et souvent haletant, affamé comme quatre. Pour tout
profit, sans le pouvoir abattre, A travers champs voir filer son dîner ! Je n'en
suis point; moi je mange à mes heures. Foin du gibier, s'il faut courir après !
Voyez un peu ce hauteur de guérets, Ce beau chasseur ; sa mine est des
meilleures, Son équipage aussi ; je gage cependant Qu'il n'a rien pour
l'instant à mettre sous la dent. J'en aurai le cœur net. » Et soudain l'abondant.
Et d'un air où perçait quelque sollicitude : « Jeune homme, savez- vous que
midi va sonner ? —Vraiment! — Et que ces bois n'ont pas pour habitude

154 CONTES. Aux chasseurs d'offrir à dîner ? — Je le sais. — Mais alors à bon droit je soupçonne Que près d'ici chez des amis • Vous avez votre couvert mis ? — En ce pays je ne connais persomie. — Vous m'étonnez; quand midi sonne Il est bon de trouver son repas sous la^naîn. Dîner, cela ne peut se remettre à demain. Si le cœur vous en dit, ma table et ma marmite Sont à votre service ; acceptez sans façon. » L'étranger n'en fit point, il accepta bien vite ; Et vraiment un refus n'eût été de saison. Sur ce, les voilà donc, notre homme et son convive, En route pour la ferçie ; elle était à deux pas. Dès la cour je ne sais quel parfum leur arrivé ^ Le fermier ne s'y méprit pas. C'était sa soupe au lard, elle fumait sur table. A cette odeur délectable Il se sent chatouiller le cœur. On entre, et le vieillard tout le premier s'attable,

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 155 Faisant mettre son hôte à la place d'honneur. Vers le bas bout s'assit la valetaille, Garçons joufflus, membrus, gaillards de belle taille. Servantes hautes en couleur. Or, la besogne fut promptement dépêchée ; Chacun fit son devoir à Tégard de^ morceaux. Gens de charrue et chasseurs sont rivaux En appétit. Mais dès la première bouchée Le nouvel arrivé recula cependant ; Il ne donna qu'un demi-coup de dent. Du bien-manger connaissant l'importance, Le fermier tour à tour l'encourage ou le tance. Notre pauvre chasseur s'en allait défendant Pied à pied son assiette, où l'autre par surprise Entassait les morceaux qu'il supposait exquis. EtoufiTer son convive était une entreprise Digne de son bon cœur, et c'est un droit acquis A l'hospitalité chez le peuple rustique. « Eh quoi ! point d'appétit ? L'air de ces lieux se pique D'en donner cependant. Si vous restiez ici.... Et pourquoi non? J'ai là-haut, Dieu merci. Chambre et bon lit. Sachez que le gibier foisonne

156 CONTES Et refoisonne aiix environs. Voyons, consultez-vous. Vous ne gênez personne. Nousgêner 1 et comment? Nous sommes gens tout ronds Et le cœur sur la main. » Point n'y fallut d'instance. L'offre plut au chasseur; la preuve que j'en ai, C'est qu'il la prit au bond. Le gîte était, je pense, Bienvenu comme le dîné. Ah ! savoir qu'au logis s'attriste qui nous aime Est un fil qui nous tient et qui nous tire à soi. A quelque autre et plus cher nous-même Notre retard causerait de l'émoi? Que Dieu nous en préserve ! et d'une hâte extrême Nous accourons tout alarmé. N'est-ce point un revers au bonheur d'être aimé ? # Notre héros, à ce qu'on vit paraître, Ne l'était point, pouvant de sa maison S'absenter sans plus de façon. Et le ciel toutefois l'avait taillé pour l'être : C'était en son espèce un fort joli garçon. Aux gens de ce patron quel cœur ne rend les armes ?

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 157 D'ailleurs Tair triste et doux dont il portait ses charmes. Les relevait encore et de beaucoup. A la beauté qui son coup Manque rarement sur les âmes, Je ne sais quel attrait il venait se mêler. Dans les yeux du chasseur, pleins de timides flammes, Un regard semblait dire : Approchez -vous, mesdames; Nous demandons à qui parler.

158 CONTES. II De la sorte installé, notre jeune^ et bel hôte
N'encombra point les lieux. Chaque matin sans faute Du logis il était
déguerpi le premier ; Il devançait et valets et fermier. L'aurore à peine avait
rougi les nues, Qu'il était à l'affût en un bois écarté,

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 150 OÙ, parmi la rosée et les
herbes menues, Des lièvre? s'ébattaient. Un grand maître a chanté La
faiblesse et poltronnerie De ces animaux malheureux. Que quelque feuille
au bois, quand le zéphyr l'en prie. S'avise de bouger, voilà tous mes peureux
En fuite, et craignant pour leur tête. Mais si le blond chasseur troubla
souvent la fête, n ne s'ensuivit pas cependant mort de bête. Ni blessure non
plus. Point de gazons rougis ; C'était le carnier vide et l'oreille un peu basse,
Sur le coup de midi, qu'il rentrait au logis. Le fermier qui déjà fondait sur
cette chasse Tout l'espoir de sa broche, attendit quelques jours ; Rôti ne
venait point, rôti courait toujours. Rôti se portait à merveille. a Les lièvres
du canton se font tirer l'oreille. C'est avoir du malheur. — A qui le dites-
vous? S'il en tombait un sous mes coups. Ce serait le premier, et notez que
je chasse

The text on this page is estimated to be only 0.75% accurate

-*" Ai ioctt? :-:•

. CHASSEUR MALHEUREUX. 161 Bl.iki - ■- . cousins passer
son héritage, vin bon saint, j'ignore encor lequel, . . {u'il fût dit, cela lui
pouvait nuire, . pure perte on eût à son autel if* tant d'encens et de cire, air
le tard ce don si désiré; ^n ce fut moi. Ne perdent point leur gré >««

162 CONTES. Et l'envoya quérir bien vite un beau matin. La diseuse de bonne et de triste aventures Déclara qu'il n'était dans les astres écrit Rien de prodigieux. Chez les races futures De ce fils unique et chéri Point ne serait parlé ; c'était pure chimère D'y songer. Voilà donc le grand homme à vau-l'eau. « En revanche je vois, dit la vieille à ma mère, Force amour et bonheur, c'est là vraiment son lot. Toutefois une clause expresse Est mise à cela par le sort : Ton enfant d'un pareil trésor Ne jouira, qu'il n'ait avec adresse Abattu son premier gibier. » Ma mère alors de rire et de se récrier Sur la condition : « Le sort est bien honnête De demander si peu. Comment? d'une' perdrix Ou d'un lièvre, mon fils n'a qu'à se mettre en quête? Si le bonheur est à ce prix. Nous le tenons. » Et je n'étais encore Pas plus haut que cela, qu'elle me mit en main Un fusil de ma taille. En se levant l'aurore

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 163 Ne manquait de me voir
courant sur le chemin Ou des bois ou des champs. Je n'eus pas d'autre école,
Ni d'autres jeux. Ma mère avait pensé Agir très-sagement. Cet enfant son
idole, Le voir heureux était son plus pressé. Mais en dépit de sa tendresse Je
n'ai pu, que ce fût guignon ou maladresse, Lui faire offrande en son vivant «
De l'ombre même d'une proie. D'un jour à l'autre attendant cette joie. Elle
mourut. Auparavant, Pour' mon bonheur outrant son zèle, Elle me fit jurer
de ne déposer point Cette arme-ci que je n'eusse ce point Avec le sort réglé.
Voilà tout de plus belle Votre serviteur donc en son emploi rentré ; Voilà
qu'il chasse encore, et dût-il à la peine Mourir, sa promesse Tenchaîne A ce
métier bon gré, mal gré. Non, depuis que le monde est monde. Rien de tel
ne s'est vu. Vingt milles à la ronde, Nul gibier que je n'aie à la face des bois

164 * ' CONTES. Cent fois manqué ; ces lieux, s'ils avaient une voix, Vous en raconteraient de belles sur mon compte. De toutes bêtes, à ma honte, Il n'est chasseur mieux vu, je pense, en cet endroit; A peine encor d'un peu d'effroi M'y ferait-on l'honneur. » N'ayant à sa portée Le moindre avis pour le moment, Notre fermier se tut. Il faisait sagement En un tel cas; mais sa mine attristée, Autant que mine peut, témoignait la grand'part Qu'il y prenait du moins. Depuis, par le vieillard Fut toute parole évitée Ayant trait au gibier. Que ce respect fût dû A tant de malheur., je l'accorde. On eût plutôt parlé de corde Dans la demeure d'un pendu. Que de chasse chez nous. Mais après trois semaines De pas perdus et de fatigues vaines. L'infortuné chasseur songeait à déloger.

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 165 Le sort ne paraissant le
vouloir obliger En ce pays de proie aucune, Sans grand espoir, notre homme
allait tenter fortune Ailleurs et de ce pas. Or donc, son congé pris, Et du jour
à Faube première, Il s'éloignait, côtoyant la lisière D'un bois voisin, alors
qu'il avisa surpris Un lièvre assis dans la clairière. Gros et gras, bien luisant
et posé de maintien ; Des lièvres du pays on eût dit le doyen. Au départir
du somme, à l'heure matinière Où FAurore s'éveille et de rose se teint. Tout
près de son terrier, sur un tapis de thym Il prenait Pair sans défiance. Ému
d'espoir, notre homme en hâte à bout portant L'ajuste, le coup part; hélas !
au même instant Un cri partit aussi, tel qu'un lièvre, je pense. Ne le poussa
jamais. Notre chasseur troublé Eut une affreuse idée. En sa crainte il
s'élance

166 CONTES. Vers l'endroit peu distant, c'était un champ de blé, D'où ce cri-là partait. De son long étendue, Une femme gisait au milieu du sentier; Quelques fleurs s'échappaient de son frais tablier, Et, si ce n'eût été la pâleur répandue Sur ses traits, on eût pu dans ce premier moment La penser endormie. Une angoisse mortelle Saisit notre chasseur. Sans trop savoir comment. Il la prend dans ses bras, l'emporte telle qu'elle Vers la ferme en courant. Le fermier justement S'acheminait aux champs ; quand il vit de la sorte .L'hôte qu'il croyait loin, de retour : « Un malheur Est arrivé, dit-il; ah! que le diable emporte La chasse et surtout le chasseur ! Depuis longtemps je m'y devais attendre. Et j'aurais déjà dû.... Mais allez faire entendre La raison à des fous de cette espèce-là I... Ciel ! on dirait Lisbeth, ma nièce ! Eh oui, c'est elle ! Des filles du canton la perle et le modèle. Pauvre enfant!... Entrez çà. C'est bien; déposez-la Sur ce lit vite et tôt. » Ainsi fut fait. La belle N'était pas morte encor. La peur avait sur elle

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 167
Agi plus que le mal ; non
que dans tout cela Le plomb n'eût bien joué son rôle, S'étant quelque peu
notre épaule Et lieux environnants permis d'endommager. On vous pansa le
tout. Ne parlez de bouger À mon chasseur d'auprès de sa jeune blessée ;
Si elle était dans sa pensée. Réparer de son mieux le mal qu'il avait fait,
N'avait-il pas ce droit? S'il ne l'eût en effet, Il le prit. La fillette était assez
jolie, Ce n'est pas, que je sache, un point indifférent, Orpheline d'ailleurs.
Maître Hans, en bon parent, A la ferme toujours l'avait bien accueillie ; Elle
y venait souvent, cependant moins encor Qu'il ne l'eût désiré. Sa présence
était chère A chacun sous ce toit. Pareille ménagère. Au dire du vieillard,
valait son pesant d'or. Notre bonhomme outre mesure Se disposait à
s'alarmer,

168 CONTES. Mais il n'en eut le temps, car d[^]à la blessure
Faisait mine de se fermer. Oswald, c'est mon héros, trouva fort à reprendre
A cette hâte : il la maudit. Sa malade guérie, il fallait bien s'attendre A" la
quitter. Le mot est vite dit. Sans doute aux soins que vous pouvez lui rendre
Vaquer près d'une belle a de quoi vous charmer, Mais n'est pas sans danger.
Mon Oswald, pris au piège, Déjà sans le savoir est à deux doigts d'aimer. Il
ignorait d'ailleurs l'amour et son manège. Et, bien qu'il fût à l'âge où le plus
simple cœur Est mis à quelque usage, il n'avait, mon chasseur. Fait œuvre
encor du sien. Non pas, je le suppose. Qu'il n'eût par hasard vu d'autres
jeunes beautés ; « Mais sur ces objets-là ne s'étaient arrêtés Ses regards peu
ni prou. Ce fut donc une chose Pour lui nouvelle et plaisante à la fois. Que
deux beaux yeux et qu'un joli minois. De tout cela sortait un charme à quoi
son âme Ne sut point résister ; et le bonheur voulut Qu'à Lisbeth il n'eût pas
déplu.

LJS CHASSEUR MALHEUREUX. 169 D'un cœur à Taulre, en moins de rien la flamme Avait gagné. Maître Hans, il l'observait de près, De ce feu-là vit les progrès. « Qui diantre aurait pensé, dit-il à son jeune hôte, Que notre nièce fût un gibier ? Toutefois Le sort Fentend ainsi; par sa grâce, sans faute. Vous aurez le bonheur, pour Tamour, c'est, je crois, Déjà fait, n'est-ce pas? » Et d'un malin sourire Et qui disait beaucoup, il commentait ces mots. Oswald au dernier point rougit sur ce propos, Tout confus qu'il était. Qui. donc avait pu dire Au vieillard ce secret que notre jeune ami Ne savait encor qu'à demi? 10

170 CONTES. III On aime quand on peut, et je ne vous engage A
remettre d'aimer. En aurez-vous toujours L'occasion? Pourtant fort me
plairait Tusage Jusqu'au premier printemps d'ajourner les amours. Tout
fleurit, tout sourit; de sa plus fraîche haleine Zéphyr va caresser les fleurs
dans les gazons;

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 171 Partout charmants ébats.
Pour mettre un cœur en veine Il ne fait faute alors d'engageantes leçons ; Et
comme pour induire un couple en amourette, Soupirs à chaque pas; ce n'est
dans les buissons Qu'amants ailés chantant fleurette. > La plus aimable des
saisons Fut donc mise à profit. La fillette était tendre, Et le garçon fort
amoureux ; Avant qu'il fût un mois, ces jeunes cœurs entre eux N'avaient
plus grand'chose à s'apprendre . Dans le fond d'un certain taillis, Un doux
aveu fut fait à la clarté mourante Du jour tombant; une eau courante Le
couvrit de son gazouillis. Je vous laisse à penser s'il fut tendre et timide, • ■
Tout ému, rougissant et d'un regard humide Suivi. L'on reconnaît de suite à
son accent Qu'aucun autre avant lui n'a passé par la bouche Qui tremblait en
le prononçant.

172 CONTES. Un réponse partout est la pierre de touche D'un Je
t'aime de franc aloi. D'ailleurs, en Allemagne, Amour de bonne foi Fait les
affaires d'Hyménée. Là, comme ailleurs, souvent dès la première année Il
s'en est les pouces mordus, Mais non pas cette fois. Sans l'avoir dit encore.
Nos amants sur ce point s'étaient donc entendus : Ils s'épousaient. Lisbeth,
je le déplore, Était pauvre et n'avait, modeste et gracieux, Que son souris,
plus ses beaux yeux ; C'était tout son avoir. Partout des mieux courantes
N'est pas cette monnaie. Oswald avait du bien. Or, un cœur qui vit de ses
rentes, Aura toujours son prix; au don qu'il fit du sien. Cent arpents de
bonnes prairies, Un bois,- un clos, deux métairies. Avec cours d'eau, ne
gâtaient rien. Chez les bons Allemands un charmant laisser-faire Règne
quant à l'hymen. Tout couple un peu gentil

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 173 S'appareille entre soi; pas le moindre notaire N'y vient mettre le nez, et sans lui cette affaire S'arrange bien; la nôtre alla donc son droit fil. Jusqu'à se fiancer, dès la première étape, Nos gens sont arrivés; ce chemin aux amants Est tout tracé : l'anneau suit les serments. Qui fut joyeux? Maître Hans; il jubilait sous cape. « A quand la noce? Or çà, vous saurez que j'entends Qu'elle se fasse ici. Cette noce m'est fête, Vous ne m'en ferez tort. » C'était perdre son temps Que de chercher quelque excuse ou défaite. En passer il fallut Par où le bonhomme voulut. Grâce à lui, sur un pied de noce La ferme est bientôt mise. On lave, on frotte, on brosse ; Personne ne dormait; de la cave au grenier Ce n'était qu'un courir. Tout bahut, toute armoire S'ouvrit; il en sortit pour lors jusqu'au dernier Plats à fleurs, brocs luisants, lesquels avaient mémoire De vingt noces déjà. Chaque objet pour sa part

174 CONTES. Figure en ces apprêts. Lui-même, le vieillard A
Tœil à tout. « Ajustez' cette table; Ici, ces escabeaux ; un coup de main,
allons I Percez-moi ces tonneaux, décrochez ces jambons ; Comme ils ont
Tair friand! » Dn carnage effroyable Sur son ordre sévit parmi la basse-
cour. Maint gras canard, maint fils de bonne poule Périt sous le couteau. La
marmite, en ce jour, Leur devint Achéron. Les pigeons faisaient foule Aux
abords de la broche, et s'il en demeura Au colombier, ce n'était guère. / Là-
dessus, quelle fut la chère, Le lecteur l'imaginera. Toute la paroisse à la fête
Accourut, peu s'en faut, son desservant en tête. Entre les épousés, et tenant
le haut bout, Le serviteur de Dieu faisait honneur à tout. « n l'avait bien
gagné, car sans quelque homélie Il n'avait pas béni son ouaille jolie. Avec
propos il s'était étendu

LE CHASSEUR MALHEUREUX. 175 Dignement le matin sur
Tamour éternelle Qu'on se doit entre époux, vieux thème rebattu ; Mais
d'une grâce nouvelle Ce jour-là sur sa lèvre il sembla refleurir. Peu de
chose, il est vrai, suffit pour attendrir Des cœurs déjà touchés. Une noce au
village, Ce n'est pas l'aSaire d'un jour : La nôtre en dura trois. Trois jours,
c'était bien court Pour plus d'un. Hans était de ceux-là, je le gage, Mais non
pas nosi époux. Tant ne fut festoyé Qu'au grand déplaisir de leur flamme.
Un tel faste de joie Amour n'eût déployé. Lui qui ne demande en son âme
Que d'être heureux à petit bruit. Et sans témoins. Pourtant, si je suis bien
instruit, La flète n'en avait nulle gaieté perdue. La bonne grâce y fit son
personnage au mieux. De part et d'autre il fut, quand ce vint aux adieux.
Plus d'une larme répandue.

176 CONTES. Voici nos gens partis, voici nos gens chez eux. Sur leurs pas, parleurs soins, et surtout grâce au charme Qu'avait notre épousée, on vit à la maison Le bonheur accourir. Depuis lors nul soupçon. Aucun regret, aucune larme Ne l'en fit déloger. A nos deux amoureux Il échut par son fait maint et maint héritage. Bien loin de leur domaine allait tonner l'orage ;' Et n'eût-il eu, caché parmi quelque nuage. Qu'un rayon, le soleil en disposait pour eux. Mais c'est moins tout cela qui fit nos gens heureux Qu'un amour partagé, qu'un amour à qui l'âge Sa fleur laissa. Les ans, d'une trentaine accrus. N'en avaient amorti que les ardeurs extrêmes ; Après les charmes disparus, Ces deux cœurs triomphaient d'être toujours les mêmes.

\ ÉPILOGUE. Sous mes oliviers verts, en mon riant séjour,
Quand vous me croyez seul, j'ai bonne compagnie, Bons livres ; à ces gens
d'aimable et doux génie, Je fais parfois un doigt de cour. Les poètes légers
descendent sur ma plage , . Leur esquif est à mon rivage Amarré depuis plus
d'un jour. Oui, de tous lieux chez moi s'empresse

178 CONTES. La foule des chantres aimés, Mais par aucun, dans
ma tendresse, Certains Français ne sont primés. Ceux-là, ce sont mes rois,
mes dieux et davantage. Je suis à deux genoux devant leur bon langage, Net
et sain, pur bon sens de grâce revêtu. Que d'agréments dans leur sourire ! Le
temps n'en a rien rabattu. Ces tours charmants, fine fleur du bien-dire. Ont
des beautés encor dont on est amoureux. Veuille Dieu qu'en ce présent livre
Ait laissé trace au moins ma passion pour eux ! Contes y sont, lecteur, je te
les livre; Dis-nous-en ton avis, quand tu les auras lus. Si je n'ai su d'attraits
et grâces assorties A ton gré les parer, il ne me reste plus Qu'à jeter la lyre
aux orties. Nice, décembre 18&3.

NOUVEAUX CONTES

A MADAME E.... À réveiller votre voix me convie, Ma pauvre
muse endormie en mes bras. Mais réveiller, c'est la rendre à la vie, Aux
vains regrets comme aux labeurs ingrats. Voilà six ans que de ses lèvres
closes On n'entend plus sortir le chant léger. Il

184 . • NOUVEAUX CONTES. Or, tant et tant d'enfants sans
rente aucune, Ce n'était pas un petit embarras. Sous ce toit donc habitait la
misère ; Rien dans la huche et rien dans le grenier. Pour le moment tout le
souci du père Était comment baptiser ce dernier. Il ne pouvait trouver une
marraine Au nouveau-né ; chacune refusait. D'une commère à l'autre on se
disait : Voyez ces gens, ils y vont par douzaine ! Toute marraine à ce
compte est pour eux. Et quelle espèce encor ! Des malheureux ! Un
bûcheron qui n'a ni sou ni maille ! r Qu'il cherche ailleurs à pourvoir sa
marmaille Notre bonhomme était aux grands abois ; Il ne savait où donner
de la tête. « Parbleu ! dit-il, la première en ce bois Qui passera, sans faute je
l'arrête. Tant pis pour elle, il faudra, veuille ou non, Que du marmot elle soit
la marraine.

LE FILLEUL DE LA MORT. 185 Est-ce un grand cas que de donner son nom? Me pourra-t-on refuser cette étrenne ? » Et ceci dit, il s'alla planter droit Au beau milieu du chemin. Cet endroit Paraissait place assez peu fréquentée. Pourtant une heure ou moins ne passa pas, Qu'il vit venir une vieille édentée ; Elle avait hâte et marchait à longs pas. Quel teint ! quels yeux ! quel étrange corsage ! Des os sans plus, et pour tout vêtement Un grand linceul. L'herbe sur son passage Se desséchait. « La Mort! C'est justement Ce qu'il me faut, se dit le pauvre hère. On la maudit, moi, je l'aime au contraire. Bien qu'elle soit sombre au premier abord, Elle est, dit-on, fort douce au pauvre monde. Nous allons voir. » Et sans grande faconde Il adressa sa requête à la Mort. « Très-volontiers, car les gens de ta sorte M'ont toujours plu; je ne leur fais pas peur. A mon plaisir je viens, je les emporte ; Pas de débats, de cris, à peine un pleur :

186 NOUVEAUX CONTEE. Mourir pour vous ce n'est pas une
affaire; » Au logis donc nos gens s'en vont grand'erre. Le nouveau-né dans
les bras de sa mère Put trouvé beau par la dame et baisé, Puis à l'église
aussitôt baptisé. A dire vrai la Mort n'arrête guère, Et son emploi souffre
peu de retard. « Mes bons amis, dit-elle à son départ. Je reviendrai, n'en
faites aucun doute. » Et sur-le-champ elle reprit sa route. Son filleul crût. En
sagesse et raison Il surpassait les enfants de son âge ; C'était merveille. Il
devint grand garçon, Puis homme enfin. On l'aimait au village Pour son bon
cœur et sa génie façon ; Mais de la Mort vent aucun ni nouvelle. Mon héros
donc ne comptait plus sur elle, Quand il la voit arriver un beau jour,

LE FILLEUL DE LA MORT. 187 Toujours pressée et dans le même atour. « Mon cher enfant, .lui dit à peine entrée, D'un air riant sa marraine la Mort, Tu n'as ni biens ni carrière assurée ; Te voilà grand, je veux te faire un sort. Prends cette poudre, elle renferme en elle Une vertu. La plus mince parcelle Guérit sans faute. Eût-on dans le cercueil Un pied déjà, la vie en un clin d'œil Refleurira. Mais donne-toi de garde /■/■ . De l'employer, ^i tii me vois jamais Près d'un mourant. D est mien désormais, ' f Il m'appartient et son sort me regarde. Si tu voulais dans ton aveuglement Me le ravir, pour t'en ôter l'envie. Apprends que lui guérirait sûrement. Mais tu paierais ce larcin de ta vie. Contre mon gré si jamais dé ce don Tu fais emploi, n'attends point de pardon. »• De par la Mort, sans latin et sans thèse,

188 NOUVEArjX CONTES. Voici notre homme établi médecin.
Fièvre n'était si lente ou si mauvaise Qu'il ne guérît ; son remède divin Sur
toutes gens opérait des merveilles. Ce n'étaient plus que cures sans pareilles,
Que moribonds arrachés au tombeau. De maint pays, de tous les bouts du
monde On accourait. Cent milles à la ronde Il n'était bruit que du docteur
nouveau. Il arriva bientôt une ambassade : D'un roi voisin la fille était
malade, Mais très-malade, et s'en allait mourir. De la sauver plus aucune
espérance ; Le pauvre père en semblable occurrence Envoyait donc le
médecin quérir. Or, la princesse était une merveille; Elle n'avait en beauté sa
pareille, De plus aimable et douce, une âme d'or. Je ne sais trojfc ce qu'on
disait encor ; Mdis le docteur (son cœur n'était de roche)

LE FILLEUL DE LA MORT. 189 A ces récits se sentait attendri ;
D'être en retard il eût été marri. Le voilà donc parti, sa poudre en poche, Et
se hâtant. Hélas ! plus il approche. Plus son cœur bat. Tout le long du
chemin Il fut suivi d'une vague tristesse. Dans le palais où gisait la
princesse Toujours courant n^us arrivons enfin. Il était temps; dans sa frêle
poitrine Avec effort un dernier souffle errait. Près de quitter cette forme
divine, L'âme hésitait ; comme un suprême attrait La retenait; l'enfant était
si belle! Ses grands yeux clos avaient un charme encor. La dernière heure
avait versé sur elle Une beauté, la grâce de la Mort. Oui, de la Mort, car elle
était assise, Cette cruelle, à ce chevet charmant; Elle veillait elle-même à sa
prise ; On n'attendait que le fatal moment.

190 NOUVEAUX CONTES. Le docteur entre.... 6 ciel! à l'instant même Il reconnaît sa marraine au teint blême : Elle était là, Tair sombre et l'œil hagard, La main levée et disant du regard A son filleul : « Prends-la-moi, si tu l'oses ! » Mais le jeune homme avait vu d'autre part Un tendre objet, pâle et les lèvres closes, * Une malade expirant dans sa fleur. Il la regarde, et cet aspect l'enchanté. En la voyant si belle et si touchante, De prime étrenne il lui donna son cœur, Mais sans espoir. Il attachait son âme A ce rameau, sachant qu'il se brisait. Ah! quelque cher qu'il dût payer sa flamme, Il s'y livrait; sa raison se taisait. Devant la Mort un vain rêve s'envole ; Grâce, beauté, tout cela va périr. Pour cette enfant qu'il aimait d'amour folle. Pauvre docteur, que pouvait-il? — Mourir! Il mourut donc; ayant donné sa poudre.

LE FILLEUL DE LA MORT.' 191 D'un mal subit sur Theure il
tombe atteint. La Mort le prit, prompte comme la foudre ; Il se livra de lui-
même au Destin. M[^]is, ô miracle I à l'instant la mourante Vit ses attraits et
charmes refleurir; On aurait dit une rose expirante Se ranimant au souffle du
zéphyr. Dans leur éclat, sur ce front la jeunesse Et la santé brillèrent
désormais. Le médecin n'en vit rien ; la princesse Lui prit sa vie et ne le sut
jamais. Ah ! l'heureux sort ! Mourir pour ce qu'on aime ! Après son cœur
offrir ses jours encor ! Un pareil don ne va-t-il de soi-même ? Et nous aussi,
nous avons vu la Mort Assise auprès d'une couche bien chère* Plainte ni
vœux, désespoir ni prière, Rien n'arrêta son bras ; il nous fallut Livrer
l'objet d'une tendresse extrême.

192 NOUVEAUX CONTES. Ce n'est Tamour à cette heure
suprême Qui noXis manqua.... La Mort n'a pas voulu ! Novembre 1859. c^ i

LE COFFRE ET LE BRAHMANE. TIRE DU SANSCRIT. Un
brahmane, vivant en dévot personnage, Logeait au fond des bois pour plus
de sainteté ; S'il sortait de son ermitage, C'était par pure charité. Il eût été
fâcheux que cette vie austère Ne profitât qu'à lui ; l'exemple en était dû

194 ' NOUVEAUX CONTES. Aux citadins. Quand le bon père
Mettait un pied en ville, il est bien entendu Qu'il ne manquait jamais de
tonner sur le vice ; Sauver Vâme des gens est un devoir sacré. Par lui donc
au prochain ce genre de service Était rendu bon gré, mal gré. Un matin qu'il
avait quitté son domicile, C'est-à-dire les bois, notre homme, par la ville,
Encor qu'il levât peu les regards en marchant. Au fond d'une boutique
aperçut au passage Une esclave bien mise et que pour son usage Tenait chez
lui certain marchand. La dame était pour lors sur la fleur de son âge. Toute
belle d'ailleurs ; elle avait en partage Ces mille dons qu'on nomme appas. Et
qu'à moins d'être un saint on ne dédaigne pias ; Sur le commun des cœurs
ils'ont un grand empire. Notre homme qui savait, du moins par ouï-dire.
Que de pareils objets sont cause de péché. D'un zèle charitable au même
instant touché.

LE COFFRE ET LE BRAHMAÏE. ^ 195 Entra dans la boutique,
et s'adressant au maître : « Mon fils, dit-il, sans vous connaître Je vous tiens
pour homme de bien. Je serais désolé qu'il vous arrivât rien De fâcheux. —
Je vous suis, mon père, Fort obligé. — Ma charité A sur vos intérêts les
yeux ouverts; j'espère Vous le prouver soûs peu. — Comment, en vérité,
Reconnaîtrai-je ce service ? — Ne parlons pas de cela ; mon office Est de
vous être utile ; or, sachez qu'un péril Vous menace. — 0 ciel! quel est-il?
Dites-le-moi, de grâce. — Au sortir de ce monde. Apprenez que le corps de
quelque bête immonde Est le logis qui vous attend. La chose est sûre, à
moins pourtant Que vous ne bannissiez de ces lieux au plus vite Cet objet-ci
; je vous invite A vous en défaire à l'instant. » Le marchand se laissait à
toutes gens d'Église

196 NOUVEAUX CONTES. Volontiers gouverner. Sans leur
bonne entremise En effet que peut-on pour son propre salut ? Cet homme
résista cependant ; il fallut Que de maint argument Termite fît usage.
L'esclave, outre sa grâce et son charmant visage , Avait quelques talents ; la
perdre nous coûtait. Mais le brahmane la traitait De malfaisante créature ;
Sa présence en tous lieux laissait une souillure. S'il ne se fût agi que de cet
ici- bas, Nous aurions pu chercher quelque demi-mesure ; Mais le ciel ne
plaisante pas. La peur l'emporta donc. Non sans cris, non sans larmes, En un
vieux coffre on mit notre esclave et ses charmes. Deux grands gaillards les
devaient de ce pas Porter à Teau ; le Gange en ferait son affaire. ff Nos
bonnes gens n'avaient pour s'en débarrasser Trouvé que ce moyen, et c'était un
grand cas : Il fallait à la fois cette femme maudite La détruire et n'y pas
toucher.

LE COFFRE ET LE BRAHMANE. 197 Pour rien au monde
notre ermite N'eût en ce dernier point consenti de pécher. Les dames me
diront : « Le moyen de vous lire ? La pauvre créature I Eh quoi I vous la
noyez? Voilà des vers bien employés ! — Bien employés, oui-da, car ils
comptent vous dire Comment par vos beaux yeux un vieillard fut séduit. Ce
sont là de vos traits; ce n'est pas d'aujourd'hui Que vous avez le don de
charmer tous les âges. Un pouvoir est en vous ; les plus vieux, les plus
sages, Ne sont pas à l'abri des coups que vous portez. Votre présence attire,
elle émeut, elle enlève ; Ce qu'un regard commence, un sourire l'achève ;
Rien ne résiste à vos beautés. » Le saint homme y fut pris, et pour mettre en
déroute Sa raison et son cœur une esclave suffit. Il la voit, il l'adore et veut,
coûte que coûte, La détourner à son profit. Par un autre chemin il courut au
rivage ; Caché dans les roseaux, il devait, de pied coi,

1^8 NOUVEAUX CONTES. Attendre le cher coffre, et le prendre au passage, En retirer la dame et l'emmener chez soi. S'emparer d'une telle proie. Ce n'était pas un si méchant dessein. Le brahmane fondait déjà sur ce larcin L'espoir de maint plaisir. Il s'en promettait joie. Et vraiment à bonne raison : Il aurait en toute saison Un printemps sous les yeux, c'est-à-dire un visage Plein de roses, de lis et d'attraits fleurissants ; A son aise et loisir en jouir sans partage, Cela nous l'égaierait sur le déclin des ans. Tout dans l'abord au gré de son désir succède ; Le hasard lui venait en aide. Sans grands efforts de bras le coffre est mis à flot (En ce lieu la rivière était large et profonde) ; Poussé par un bon vent, il voguait à fleur d'onde. Et doucement suivait le fil de l'eau. Or, l'Amour a toujours su bien mener sa barque. A deux pas du rivage un étranger de marque

LE COFFRE ET LE BRAHMANE. 199 Prenait un bain pour lors
; le coffre y courut droit. Le baigneur était beau, bien fait, il avait Tâme
Encline à Tamour ; une dame Ne pouvait aborder en un meilleur endroit.
Lorsque l'étranger vit le coflFre à sa portée, Il vous l'attire à soi, le pousse
vers le bord. L'y traîne non sans quelque eflFort, Puis il l'ouvre. 0 surprise I
à sa vue enchantée Il en sort un objet plein de grâce et d'appas, Une femme
attrayante et belle sous ses larmes. L'abandon du moment semblait croître
ses charmes, Ou du moins ne leur nuisait pas. Du mieux qu'il peut son
sauveur la console, n plaisait; on le crut, et la crainte s'envole. Si l'amour
vint bientôt, prompt à récompenser L'effroi qu'on avait eu, je le laisse à
penser. Le jeune homme aussitôt flaira le stratagème. En pareille monnaie il
trouve, à l'heure même.

200 NOUVEAUX CONTES. Plaisant de payer le vieillard. Un
singe aux environs gambadait par hasard ; Il Tencoffre à toute aventure.
Ainsi chargé, l'esquif rêvogue de nouveau. Sans s'attarder outre mesure. En
embuscade au bord de l'eau, L'ermite impatient et que l'espoir transporte. Le
voit venir. C'est lui 1 ce coffre plein d'appas, Ce coffre nos amours, ou qui
du moins les porte. Nos désirs lui servent d'escorte, Nos regards ne le
quittent pas. Le bonhomme est au ciel; il s'approche, il retire La botte hors
des flots ; il n'eût pour un empire Donné l'heur de l'ouvrir, et déjà sous sa
main Le couvercle a cédé. Quel changement soudain ! Il en sort une bête à
l'affreuse grimace. Pleine de rage en outre. Elle saute d'un bond Au visage
de mon barbon. Dont le nez dut pâtre. L'animal sur la place

LE COFFRE ET LE BRAHMANE. 201 Crut bon de se venger ;
son ongle forcené Y laissa mainte et mainte trace. Notre héros égratigné,
Penaud, sanglant, presque éborgné. Revint chez lui. Dans sa cervelle Il
repassait, chemin faisant, Ce que cette aventure avait de déplaisant. Il
demeurait évident que la belle S'était changée en singe à son intention. Lé
vieillard prit dès lors, chose assez naturelle, Ce genre d'animal en grande
aversion. J'entends dire par là les singes; quant aux dames. Il paraîtrait
certain que notre sauveur d'âmes Leur conserva toujours un grain
d'affection. c^^

LA FÉE AU VOILE. A MONSIEUR PAUL BARBET-MASSIN.

Lorsque l'amour vous tient de bonne sorte, N'essayez pas de vous en dégager ; Un tel lien ne se rompt de léger. Vouloir briser une attache aussi forte, C'est vain essai ; vous êtes enlacé. L'oiseau revient de lui-même à la cage :

204 NOUVEAUX CONTES. Vous reprendrez votre cher esclavage ; Hélas ! le cœur n'a rien de plus pressé ! Un pâtre était. Paris donnant la pomme Seul peut m'offrir une comparaison. Il ne manquait qu'une Hélène à notre homme Pour lui donner la dernière façon ; Mais il n'est pas d'Hélènes à foison. Au bord d'un bois et dans ce voisinage, Déjà cassé, sur le déclin de l'âge, Un autre pâtre alors aussi vivait, Homme savant en pratiques secrètes ; S'il n'était pas sorcier, peu s'en fallait. Notre héros souvent le visitait. Il en tirait des charmes et recettes A maintenir ses moutons en bon point. L'hiver venu, le berger n'allait point Veiller ailleurs. Au gré de ses oreilles Tous les récits de son hôte étaient courts. L'autre avait vu des choses sans pareilles, Grâce à son art. Raconter ces merveilles

LA FÉE AU VOILE. 205 Était pour lui propos de longs discours.
Mais entre tous un récit parut plaire A mon berger. Près du prochain étang,
Le bon vieillard contait ainsi l'affaire, • Venaient s'abattre en Mai, chaque
vingt an, Pendant la nuit un tourbillon de fées. Le vent du soir apportait par
bouffées L'essaim léger qui, jusqu'au jour naissant. Sur le gazon se livrait en
dansant A mille ébats. Au clair de lune écloses. Que de beautés dans le
vallon brillaient I Connie de fleurs les prés s'en émaillaient ; Tous les
buissons semblaient couverts de roses. « Et je pouvais, ajoutait le vieillard.
En dérobant son voile à l'une d'elles, La rendre mienne. Elle aurait sans
retard Suivi mes pas. Des filles immortelles A cet objet le sort est attaché.
Plus d'une, au feu de la danse emportée, n

206 NOUVEAUX CONTES. Laissa tomber le sien à ma portée.
Mais pour ma part je ne l'aurais touché Du bout du doigt. Comment I moi,
pauvre hère, J'aurais été si fou que d'obliger La moindre fée à s'en venir
loger Sous ce mien toit? Elle eût fait triste chère En mon logis. En outre
l'étrangère N'aurait été qu'un embarras chez nous. Ces dames ont des
emplois et des goûts Qui ne sont point propres à notre usage. Savoir danser
n'est pas dans un ménage De grand profit. » Dès lors le jouvenceau • Avec
grand soin grava dans son cerveau Chaque détail et chaque circonstance.
Un point surtout lui parut d'importance. Qu'il se garda d'oublier : les vingt
ans Finissaient jusle à ce prochain printemps. La primevère à peine était
fleurie, Au premier chant, bien avant le muguet, Notre berger rôdait,
l'oreille au guet,

LA FÉE AU VOILE. 207 Tant que la nuit durait, dans la prairie.
Qu'un vent léger courbât les roseaux verts, Ou qu'un rayon glissât sur l'eau
dormante, Il croyait voir passer l'ombre charmante De quelque fée au fond
des prés déserts. Triste et déçu, lorsque devant l'aurore Déjà fuyait la lune à
l'horizon, Il regagnait à pas lents sa maison. Non sans parfois se retourner
encore. Mais une nuit un nuage sembla Passer dans l'air. Tout à coup d'un
bruit d'ailes Le val s'emplit. O pâtre ! ce sont elles ! Le vent du soir les
porte, les voilà ! Oui, les voilai... Des roses éternelles Ornent le sein des
filles du printemps. Leur robe est blanche et blanche leur ceinture ; Et sur
leur front, pour unique parure, Un voile au vent livre ses plis flottants. Dans
cet atour de fée et de bergère Elles dansaient, et la Grâce légère

208 NOUVEAUX CONTES. Guidait la ronde où leur bras
s'enlaçait.^ Sur le gazon leur pied divin glissait, Et l'herbe humide à peine
était rasée ; Sans s'incliner elle portait leurs pas. Au bord des fleurs la goutte
de rosée Pouvait trembler, elle ne tombait pas. Beaucoup de gens auraient
perdu la tête. Mon berger, non. Quelque ébloui qu'il fût. Derrière un saule il
était à l'affût. Tout voile avait, malgré son air honnête, Je ne sais quoi qui
poussait au larcin. Le premier donc qui dans l'ébat folâtre D'un front tomba,
sur-le-champ notre paire Le prit au vol, le cacha dans son sein ; Comme un
voleur il s'enfuit, sa main faite. Mais, une fée, éplorée et défaite. L'avait
suivi. Notre hardi garçon Quand il franchit le seuil de sa maison, N'était pas
seul. Hélas! le tête-à-tête

LA FÉE. AU VOILE. 209 A mes héros fut de peu de secours. Le
pâtre en vain eut dans Tabord recours Près de la dame à mainte excuse
honnête. La pauvre enfant n'avait pour tout discours Que ses hélas. Ce
genre de langage S'entendait bien. Mais l'autre eut le courage D'y rester
sourd. È'était là le grand point. Ses arguments ne lui profitant point, Le
temps non plus, à la jeune immortelle, Faute de mieux, le pâtre offrit son
cœur. Ce n'était pas un présent dont la belle Pouvait goûter sur-le-champ la
douceur ; Trop de regrets la tenaient occupée. De désespoir elle semblait
frappée ; On ne pouvait obtenir que des pleurs Et des soupirs de cette âme
éperdue. J'aurais, pour moi, la clef des champs rendue A ma captive, et sans
plus de longueurs J'aurais cherché du voile à me défaire. Mais mon héros
avait pour n'en rien faire Une raison : l'amour est sans pitié ; Le pâtre
aimait. N'était-il pas possible

210 NOUVEAUX CONTES. D'ailleurs plus tard qu'il gagnât
l'amitié De cette enfant ? Pour la rendre sensible. En attendant notre amant
n'omit rien. Rien, c'est beaucoup. J'entends qu'en toute chose Son soin
perçait. Nul cœur n'avait si bien Auprès d'un autre encor plaidé sa cause.
Lui résister à jamais, le moyen ? Tout en noyant de pleurs ses jeunes
charmes, La fée un jour vit à travers ses larmes Un tel regard sur le sien
attaché. Si doux, si triste, et pourtant plein de flamme. Qu'elle rougît et
sentit dans son âme Un tendre émoi ; l'Amour baisait Psyché. Sous ce baiser
les larmes se séchèrent ; La source aussi des soupirs se tarit. Les sentiments
du berger nous touchèrent ; On lui parla, même il lui fut souri. Je ne veux
pas m'arrêter à vous dire Si de sa part mon héros triomphait. Il lui sembla
qu'à ce premier sourire

LA FÉE AU VOILE. 211 t Le ciel s'ouvrit; il s'ouvrait en effet.
L'éveil du cœur amena son ivresse Chez notre fée. Avant ce moment-ci, De
rien aimer n'ayant aucun souci, Elle vivait sans flamme et sans tendresse.
Tout son ébat n'était qu'à voltiger, . Et qu'à danser sur l'aile de la brise. A ce
plaisir l'Amour est étranger ; Il n'avait pu sur un cœur si léger, A son regret,
asseoir ni nœud ni prise. Mais ce cœur s'est rendu ; voilà qu'il prise Ce qu'il
a fui ; voilà qu'il prend à gré Enfin sa chaîne et s'y fait par degré. Dernier
détail dont j'orne encor mon thème, La fée en vint à vaquer elle-même A
son ménage ; elle eut ces soins à cœur, Sorte d'emploi qui n'est point sans
douceur Quand il s'agit de servir ce qu'on aime. Dès lors l'atnant cessa de
négliger De son côté ses devoirs de berger. •

212 NOUVEAUX CONTES. Il restait tard aux champs. Dans sa demeure, Songeant à lui, la dame attendait Theure De son retour. Mais la fatalité Voulut qu'un jour le voile en son absence Fut retrouvé. Sans nulle défiance L'avait le pâtre en quelque coin jeté, N'y pensant plus. Un vertige à sa vue Saisit la fée. Hélas î en ce moment Son cœur faiblit. La trouvaille imprévue Lui rappelait tout un passé charmant, Les fleurs, la danse et la voûte étoilée Des belles nuits. L'oiseau prit sa volée. L'amant trouva son nid vide en rentrant. Sans contredit ce malheur était grand ; L'âme du pâtre en était accablée. Que faire? A qui demander du secours? Comment savoir en quel lieu de la terre Pour le moment voltigeaient nos amours ? Il ne restait au pauvre solitaire Qu'à s'affliger ; il en fit son devoir.

LA FÉE AU VOILE. 213 De tout son cœur et de tout son pouvoir
Il s'affligeait. Mais à sa porte un soir Il entendit une plainte étoufflée Et des
sanglots : c'était la jeune fée Qui rapportait et son voile et son cœur. Dans
cet abord, de honte et de douleur Elle se tut ; il est vrai que pour elle
Parlaient assez ses pleurs et son retour. L'heureux berger rassura Tinfidèle ;
Il la reprit, et des mains de TAmour ; Car TAmour seul, repentante et
séduite, La ramenait. Hélas ! avant sa fuite Elle ignorait à quel point elle
aimait ; Elle le sut depuis lors et de reste. Elle eût donné tout l'empire
céleste Pour ce regard ému qui la charmait. La fée'avait pendant sa course
errante Pris part encore à la danse enivrante ; Mais, quoi! ces jeux n'avaient
plus nul attrait. Elle foula les fleurs d'un pied distrait.

214 NOUVEAUX CONTES. Des soins légers pour qu'un cœur se
dégoûte Et du plaisir, montrez-lui le bonheur. Le voile[^]était très-coupable
sans doute ; Il avait eu grand'part en cette erreur. Il fut brûlé. Par là simple
nâor telle On redevint, sujette comme telle A voir un jour tous ses attraits
pâlir ; Oui, notre fée accepta de vieillir. C'était beaucoup, moins pourtant
qu'il ne semble. Vieillir à deux, quand on fut jeune ensemble, A mon avis,
n'est pas un mal si grand. L'âge, en retour des charmes qu'il leur prend. Aux
vrais amants plus de tendresse apporte ; Je voudrais bien, moi, vieillir de la
sorte. • . U[^]

DEUX AMES. Un chevalier se fit aider du Diable Pour obtenir la
dame de ses vœux. Elle était belle, il était amoureux; A votre gréTut-il donc
si coupable ? Leur accord fut de la sorte conclu: Trois ans durant mon héros
de sa dame

216 NOUVEAUX CONTES. Devait jouir; ce délai révolu, Satan mettait la griffe sur notre âme Et remportait au ténébreux séjour. L'enfer sans fin, mais trois belles années De paradis, par les mains de TAmour Douze saisons à jamais couronnées Des fleurs de Tâme, et, pour dernier trésor, Le souvenir des heures fortunées ! Le pauvre amant crut faire un marché d'or. Le voilà donc au comble de Tivresse, Devant le gouffre où le portaient ses pas Fermant les yeux, et pressant sa maîtresse Contre son cœur pour qu'il n'éclatât pas. Il s'oubliait dans ce charme suprême De se donner sans regret ni retour. Et d'acheter , au prix de tout soi-même. Son divin rêve et le bonheur d'un jour. Le sort voulut que la dame eût en elle De quoi goûter un tel enivrement. Son cœur, touché d'une flamme immortelle,

DEUX ÂMES. 217 A ces transports répondit en aimant. L'Amour
serra d'une si forte étreinte Le nœud chéri, que rien à l'avenir Dans cet enfer
qu'ils acceptaient sans crainte, Ne l'eût brisé ; Satan pouvait venir. Satan
non plus ne se fit point attendre ; Il vint, suivi d'un cortège hideux. Quand il
pensait n'avoir qu'une âme à prendre, Le noir démon dut en emporter deux ;
Car nul pouvoir ne retint une amante. A ses regards la sainte Église en vain
Fit du salut ériger l'espoir divin ; Mais le salut pour cette âme charmante,
C'était d'aimer sans mesure et sans fin. Dante lui-même a vu passer dans
l'ombre De son enfer un beau couple amoureux. Ces. deux enfants s'aimant
en ce lieu sombre, Pour des damnés me semblent bien heureux. 13

218 NOUVEAUX CONTES. Uuand il les peint, ce vieux chantre sublime, Allant à lui dans un vol éploré, Il se trompait; j'en atteste l'abîme,
O Francesca ! non, tu n'as pas pleuré 1 Non, tu n'as pas maudit la
souvenance De l'heure aimable où ton cœur fut blessé ! Te souvenir n'est
pas une souffrance. Car le présent vaut cet heureux passé. Ton jeune amant
a gardé son ivresse ; Rien n'interrompt l'immortelle caresse Du bras
charmant qui le tient enlacé. Ah r tout l'enfer peut conjurer ses flammes,
Hurler, rugir, l'Amour est le plus fort ; Et ce baiser qui confondit vos âmes,
Chaste et divin, ce baiser dure encor. Dante savait qu'une tendresse
immense Prévaut parfois contre le noir séjour ; De son enfer il bannit
l'Espérance, Mais sa grande âme y laisse entrer l'Amour.

PENSÉES DIVERSES

Partant pour Troie, à ce que dit Homère, De son honneur un grand
roi soucieux Laissait auprès de sa moitié légère, Pour tout gardien, un
chantre aimé des Dieux. Tant que la voix chanta, la jeune reine Demeura
sourde aux vœux du séducteur;

222 PENSÉES DIVERSES. Une puissance aimable et souveraine
Veillait sur elle aux abords de son cœur. Se pourrait-il que nos accents,
mesdames. Eussent perdu ce pouvoir chaste et doux ? Je n'en crois rien ; à
Tentour de vos âmes Qu'un chant résonne, et je réponds de vous. L'essaim
furtif des mauvaises pensées Vers vous en vain accourt de toute part ;
Contre l'attrait des amours insensées La lyre encore est un divin rempart.

PENSÉES DIVERSES. 223 u Sachez-le bien, vouloir aimer
toujours, C'est un abus ; que le ciel vous en garde ! Dans les sentiers frayés
par les amours Il ne faut pas que votre cœur s'attarde.

224 PENSÉES DIVERSES. III On dit qu'Adam sur la pelouse en
fleur Trouva la femme au sortir d'un long somme ; Mais sur un point ce
récit fait erreur: Pour la créer ce que Dieu prit à Thomme Ce n'était point sa
côte, mais son cœur.

PENSÉES DIVERSES. 225 IV L'Amour n'use jamais dans, ses raisonnements D'une logique bien profonde. Un petit pied, des yeux charmants, Cela suffit pour convaincre son monde. • Rétorquez-lui ces arguments ! • •

226 PENSÉES DIVERSES. Pour des sonnets en fasse qui les
aime ; Chacun son goût, mais ce n'est pas le mien Un bon, dit-on, vaut seul
un long poëme ; Heureux qui peut en amener à bien. Mon vers, hélas! a
l'humeur vagabonde; Ne lui parlez d'entraves seulement.

PENSÉES DIVERSES. 227 Un peu de rime, encor Dieu sait
comment ! S'il peut souffrir, c'est tout le bout du monde. Ruisseau furtif, je
le laisse courir Parmi les prés, le livrant à sa pente ; Il saute, il fuit, il
gazouille, il serpente. Chemin faisant il voit ses bords fleurir. Qu'un
voyageur parfois s'y désaltère, Et d'un merci le salue en partant, Ou ses
attraits qu'une jeune bergère Vienne y mirer, c'est un ruisseau content.

228 PENSÉES DIVERSES. VI Il est un point délicat à Texcès

Que de traiter je me propose : Peut-on reprendre aux morts son cœur à leur décès ? Si le survivant en dispose, Est-ce un crime? Irez-vous lui faire son procès? Quand on aime, il est vrai, Tusage est de promettre

PENSÉES DIVERSES. 229 Une amour éternelle, on en fait le serment. Hais la promesse d'un amant Se prend-elle au pied de la lettre? D'ailleurs, que peut aux morts tant d'amour profiter? Ce ne sont plus gens à goûter Les plaisirs que procure une extrême tendresse. Eussent-ils, vous défunts, mieux tenu leur promesse? Vous me permettrez d'en douter. Non qu'il ne soit louable à l'amant qui succombe De garder notre foi, comme on scella sa tombe De sceller notre cœur. Mais le peut-on toujours? J'admets que l'on voudrait clore à toutes amours Son âme, et n'aimer plus le reste de sa vie. Mais si sans le vouloir quelque jeune beauté Vous en fait revenir l'envie ? Si cet attrait nouveau vous retient enchanté? Adieu votre fidélité ! Voilà qu'un charme vous rengage. Tout le passé ne peut en un jour s'effacer. Près de l'objet aimé, possible, une autre image,

230 PENSÉES DIVERSES. Et jusque dans ses bras vous viendra relancer. Quelque trouble longtemps suivra le cœur volage ; Il entre du remords parmi tous ses plaisirs. S'il ne parvient d'emblée à se donner le change, S'il a des démêlés avec ses souvenirs, C'est son affaire, qu'il s'arrange !

PENSÉES DIVERSES. 231 VTI (Je ne sais trop quel paradis
prépare Le Dieu du ciel aux élus de son choix, De quels attrait l'éternité s'y
pare,' Si l'homme y doit rencontrer à la fois Ce qu'il désire et tout ce qu'il
regrette. Ah ! me dût-on traiter d'âme indiscrete, I 1

232 PENSÉES DIVERSES. Je voudrais bien que le ciel nous
rendît Le vieil Éden, celui qu'Adam perdit. Il me suffit, j'y trouve toutes
choses, La paix du cœur, des ombrages, des roses Et l'être aimé. Que vous
faut-il de plus? Je quitte, moi, le bon Dieu du surplus.

PENSÉES DIVERSES. 233 \ VIII L'amour, hélas! c'est la rose
sauvag^e Sur l'égantier s'entr'ouvrant au zéphyr ; Si la beauté la met à son
corsage, Près de son cœur, c'est pour l'y voir mourir.

234 PENSÉES DIVERSES. IX Une princesse au fond des bois A
dormi cent ans autrefois, Oui, cent beaux ans, tout d'une traite. L'enfant
dans sa fraîche retraite Laissait courir le Temps léger. Tout sommeillait à
l'entour d'elle ; La brise n'eût pas de son aile

PENSÉES DIVERSES. 235
Fait la moindre feuille bouger. Le
flot dormait sur le rivage; L'oiseau, perdu dans le feuillage, Était sans voix
et sans ébats. Sur sa tige fragile et verte La rose restait entr'ouverte ; Cent
printemps ne refleurissaient pas. Le charme eût duré, je m'assure, A jamais
sans le fils du roi. Il pénétra dans cet endroit, Et découvrit par aventure Le
trésor que Dieu lui gardait. Un baiser bien vite il dépose Sur la bouche qui,
demi-close. Depuis un siècle l'attendait. La dame, confuse et vermeille, A
cet inconnu qui l'éveille Sourit dans son étonnement. O surprise toujours la
même I Sourire ému ! Baiser charmant ! L'Amour est l'éveilleur suprême,
L'âme, la Belle au bois dormant.

236 PENSÉES DIVERSES. C'est en vain que les ans et la raison
morose Vous diront qu'à Fàmour il faudrait renoncer ; Les ans ni la raison
ne font rien à la chose, Et le cœur est toujours prêt à recommencer.

PENSÉES DIVERSES. 237 XI On fait un reproche à ma lyre
D'avoir rendu des sons joyeux. Le poète ne doit pas rire ; Son art est
toujours sérieux. Les pleurs, voilà son vrai domaine ; Le sourire de l'âme
humaine

238 PENSÉES DIVERSES. Échappe à cet enfant des Dieux. A
mêler donc pour plus de charme Tous les tons il faut renoncer. Pourtant,
voisine d'une larme, Ma gaieté raillait sans blesser. Oui, mon rire et les
pleurs sont frères, Et mes rimes les plus légères Laissent un bout du cœur
passer. Nice, mai 1861. ^

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

POÉSIES

ADIEDX A LA POESIE. Mes pleurs sont à moi, nul au monde
Ne les a comptés ni reçus ; Pas un œil étranger qui sonde Les désespoirs
que j'ai conçus. L'être qui souffre est un mystère 14

242 POÉSIES. Parmi ses frères ici-bas; 11 faut qu'il aille solitaire
S'asseoir aux portes du trépas. J'irai seule et brisant ma lyre, Souffrant mes
maux sans les chanter ; Car je sentirais à les dire Plus de douleur qu'à les
porter. Paris, 1835. c^

IN MEMORIAM. I J'aime à changer de deux, de climat, de
lumière. Oiseau d'une saison, je fuis avec l'été. Et mon vol inconstant va du
rivage austère Au^ rivage enchanté. Mais qu'à jamais le vent bien loin du
bord m'emporte

244 POÉSIES. OÙ j'ai dans d'autres temps suivi des pas chéris, Et
qu'aujourd'hui déjà ma félicité morte Jonche de ses débris ! Combien ce lieu
m'a plu ! non pas que j'eusse encore Vu le ciel y briller sous un soleil pâli ;
L'amour qui dans mon âme enfin venait d'éclorre L'avait seul embelli. Hélas
I avec l'amour ont disparu ses charmes ; Et sous ces grands sapins, au bord
des lacs brumeux, Je verrais se lever comme un fantôme en larmes L'ombre
des jours heureux. Oui, pour moi tout est plein sur cette froide plage De la
présence chère et du regard aimé, Plein de la voix connue et de la douce
image Dont j'eus le cœur charmé.

IN MEMORIAM. 245 Gomme pourrais-je encor, désolée et
pieuse. Par les mêmes sentiers traîner ce cœur meurtri, Seule où nous étions
deux, triste où j'étais joyeuse, Pleurante où j'ai souri? Painswick.
Glostershire , août 1850.' o^

246 POÉSIES. II Ciel pur dont la douceur et l'éclat sont les charmes. Monts blanchis, golfe calme aux contours gracieux, Votre splendeur m'attriste, et souvent à mes yeux Votre divin sourire a fait monter les larmes. Du compagnon chéri que m'a pris le tombeau Le souvenir lointain me suit sur ce rivage.

IN MEMORIAM. 247 Souvent je me reproche, ô soleil sans
nuage! Lorsqu'il ne te voit plus, de t'y trouver si beau. Nice, mai 1851.

248 POÉSIES. III Au pied des monts voici ma colline abritée,
Mes figuiers, ma maison, Le vallon toujours vert et la mer argentée Qui
m'ouvre Thorizon. Pour la première fois sur cette heureuse plage,

IN MEMORIAM, 249 Le cœur tout éperdu, Quand j'abordai,
c'était après un grand naufrage. Où j 'a vai s tout perdu . Déjà, depuis ce
temps de deuil et de détresse, J'ai vu bien des saisons Courir sur ces coteaux
que la brise caresse, Et parer leurs buissons. Si rien n'a refleurì, ni le présent
sans charmes, Ni l'avenir brisé. Du moins mon pauvre cœur, fatigué de mes
larmes. Mon cœur s'est apaisé ; Et je puis, sous ce ciel que l'oranger
parfume Et qui sourit toujours, Rêver aux temps aimés, et voir sans
amertume Naître et mourir les jours. Nice, mai 1852.

LE FANTOME. D'un souffle printanier Tair tout à coup
s'embaume. Dans notre obscur lointain un spectre s'est dressé, Et nous
reconnaissons notre propre fantôme Dans cette ombre qui sort des brumes
du passé. Nous le suivons de loin, entraînés par un charme

252 POÉSIES. A travers les débris, à travers les détours,
Retrouvant un sourire et souvent une larme Sur ce chemin semé de rêves et
d'amours. Par quels champs oubliés et déjà voilés d'ombre Cette poursuite
vaine un moment nous conduit 1 Vers plus d'un mont désert, dans plus d'un
vallon sombre, Le fantôme léger nous égare après lui. Les souvenirs
dormants de la jeunesse éteinte S'éveillent sous ses pas d'un sommeil calme
et doux ; Ils murmurent ensemble ou leur chant ou leur plainte. Dont les
échos mourants arrivent jusqu'à nous. Et ces accents connus nous émeuvent
encore. Mais à nos yeux bientôt la vision décroît ; Comme l'ombre d'Hamlet
qui fuit et s'évapore, Le spectre disparaît en criant : Souviens-toi l c^

EA LA COMETE DE 1861 Bel astre voyageur, hôte qui nous
arrives Des profondeurs du ciel et qu'on n'attendait pas, Où vas-tu? Quel
dessein pousse vers nous tes pas? Toi qui vogues au large en cette mer sans
rives, Sur ta route, aussi loin que ton regard atteint. N'as-tu vu comme ici
que douleurs et misères? 15

254 '' POÉSIES. Dans ces mondes épars, dis, avons-nous des frères? T'ont-ils chargé pour nous de leur salut lointain? Ah! quand tu reviendras, peut-être de la terre L'homme aura disparu. Du fond de ce séjour Si son œil ne doit pas contempler ton retour, Si ce globe épuisé s'est éteint solitaire, Dans l'espace infini poursuivant ton chemin. Du moins jette au passage, astre errant et rapide, Un regard de pitié sur le théâtre vide De tant de maux soufferts et du labeur humain ! o^

LA LYRE D'ORPHÉE. Quand Orphée autrefois, frappé par les
Bacchantes, Près de THèbre tomba, sur les vagues sanglantes On vit
longtemps encor sa lyre surnager. Le fleuve au loin chantait sous le fardeau
léger. Le gai zéphyr s*émut; ses ailes amoureuses Baisaient les cordes d'or,
et les vagues heureuses

256 POÉSIES. Comme pour Tarréter, d'un effort doux et vain
S'empressaient à Fentour de l'instrument divin. Les récifs, les îlots, le sable
à son passage S'est revêtu de fleurs, et cet âpre rivage Voit soudain, pour
toujours délivré des autans. Au toucher de la lyre accourir le Printemps. Ah!
que nous sommes loin de ces temps de merveilles! Les ondes, les rochers,
les vents n'ont plus d'oreilles, Les cœurs même, les cœurs refusent de
s'ouvrir. Et la lyre en passant ne fait plus rien fleurir. ^

A ALFRED DE MUSSET. Un poète est parti ; Sur sa tombe
fermée Pas un chanty pas un mot dans cette langue aimée Dont la douceur
divine ici-bas l'enivrait. Seul, un pauvre arbre triste à la pâle verdure, Le
saule qu'il rêvait, au vent du soir, murmure Sur son ombre éplorée un tendre
et long regret.

258 POÉSIES. Ce n'est pas de Toubli ; nous répétons encore,
Poëte de Tamour, ces chants que fit éclore Dans ton âme éperdue un éternel
tourment, Et le Temps sans pitié qui brise de son ailé Bien des lauriers, le
Temps d'une grâce nouvelle Couronne en s'éloignant ton souvenir charmant.
Tu fus l'enfant choyé du siècle. Tes caprices Nous trouvaient indulgents.
Nous étions les complices De tes jeunes écarts; tu pouvais tout oser. De la
Muse pour toi nous savions les tendresses, Et nos regards charmés ont
compté ses caresses. De son premier sourire à son dernier baiser. Parmi
nous maint poëte à la bouche inspirée Avait déjà rouvert une source sacrée;
Oui, d'autres nous avaient de leurs chants abreuvés. Mais le cri qui saisit le
cœur et le remue, Mais ces accents profonds qui d'une lèvre émue Vont à
l'âme de tous, toi seul les as trouvés.

A ALFRED DE MUSSET. 259 Au concert de nos pleurs ta voix
s'était mêlée. Entre nous, fils souffrants d'une époque troublée, Le doute et
la douleur formaient comme un lien. Ta lyre en nous touchant nous était
douce et chère ; Dans le chantre divin nous sentions tous un frère ; C'est le
sang de nos cœurs qui courait dans le tien. Rien n'arrêtait ta plainte, et ton
âme blessée La laissait échapper navrante et cadencée. Tandis que vers le
ciel qui se voile et se clôt De la foule montait une rumeur confuse, Fier. et
beau, tu jetais, jetme amant de la Muse, A travers tous ces bruits ton
immortel sanglot. Lorsque le rossignol, dans la saison brûlante De l'amour
et des fleurs, sur la branche tremblante Se pose pour chatiter son mal cher et
secret. Rien n'arrête l'essor de sa plainte infinie, Et de son gosier frêle un
long jet d'harmonie S'élance et se répand au sein de la forêt.

260 POÉSIES. La voix mélodieuse enchante au loin l'espace....
Mais soudain tout se tait ; le voyageur qui passe Sous la feuille des bois sent
un frisson courir. De l'oiseau qu'entraînait une ivresse imprudente L'âme
s'est envolée avec la note ardente ; Hélas I chanter ainsi c'était vouloir
mourir! n ^v-'

DEUX VERS D'ALCÉE. 6éXo> Ti FeCiry)V| &XXà {i£
x(aXi3&i aiSciK. (ÂLCÉE, éd. Bergk.) Quel était ton désir et ta crainte
secrète? Quoi I le vœu de ton cœur, ta Muse trop discrète Rougit-elle de
Texprimer? Alcée, on reconnaît l'amour à ce langage. Sapho feint
vainement que ton discours l'outrage, Sapho sait que tu vas l'aimer.

262 POÉSIES. Tu l'entendais chanter, tu la voyais sourire, La fille
de Lesbos, Sapho qui sur sa lyre Répandit sa grâce et ses feux. Sa voix te
trouble, Alcée, et son regard t'enflamme ; Tandis que ses accents pénétraient
dans ton âme^ Sa beauté ravissait tes yeux. Que devint ton amour? L'heure
qui le vit naître L'a-t-elle vu mourir? Vénus ailleurs peut-être Emporta tes
vœux fugitifs. Mais le parfum du cœur jamais ne s'évapore; Même après
deux mille ans je le respire encore Dans deux vers émus et craintifs. G^

LA ROSE. A MADAME M.... Quand la rose s'entr'ouvre,
heureuse d'être belle, De son premier regard elle enchante autour d'elle Et le
bosquet natal et les airs et le jour. Dès l'aube elle sourit . La brise avec
amour

264 POÉSIES. Sur le buisson la berce, et sa jeune aile errante Se charge en là touchant d'une odeur enivrante ; Confiante, la fleur livre à tous son trésor. Pour la mieux respirer en passant on s'incline ; Nous sommes déjà loin, mais la senteur divine Se répand sur nos pas et nous parfume encor. o^

LA LAMPE D'HÉRO. De son bonheur furtif lorsque malgré
l'orage L'amant d'Héro courait s'enivrer loin du jour, Et dans la nuit tentait
de gagner à la nage Le bord où l'attendait l'Amour, Une lampe envoyait ,
vigilante et fidèle , En ce péril vers lui son rayon vacillant;

266 POÉSIES. On eût dit dans les deux quelque étoile immortelle
Qui dévoilait son front tremblant. La mer a beau mugir et heurter ses
rivages. Les vents au sein des airs déchaîner leur effort, Lés oiseaux
effrayés pousser des cris sauvages . En voyant approcher la Mort , Tant que
du haut sommet de la tour solitaire Brille le signe aimé sur Tabîme en
fureur, Il ne sentira point, le nageur téméraire, Défaillir son bras ni son
cœur. Comme à l'heure sinistre où la mer en sa rage Menaçait d'engloutir
cet enfant d'Abydos, Autour de nous dans l'ombre un étemel orage Fait
gronder et bondir les flots. Remplissant l'air au loin de ses clameurs
funèbres, Chaque vague en passant nous entr'ouvre un tombeau ; Dans les
mêmes dangers et les mêmes ténèbres Nous avons le même flambeau.

LA LAMPE D'HÉRO. 267 Le pâle et doux rayon tremble encor
dans la brume. Le vent Tassaille en vain, vainement les flots sourds La
dérobent parfois sous un voile d'écume, La clarté reparaît toujours. Et nous,
les yeux levés vers la lueur lointaine. Nous fendons pleins d'espoir les
vagues en courroux ; Au bord du gouffre ouvert la lumière incertaine
Semble d'en haut veiller sur nous. * O phare de l'Amour ! qui dans la nuit
profonde Nous guides à travers les écueils d'ici-bas, Toi que nous voyons
luire entre le ciel et l'onde. Lampe d'Héro, ne t'éteins pas I ^

L'HTMÉNÉE ET L'AMOUR. Sur le seuil des enfers Eurydice
éplorée S'évaporait légère, et cette ombre adorée A son époux en vain dans
un suprême effort Avait tendu les bras. Vers la nuit éternelle, Par delà les
flots noirs le Destin la rappelle ; Déjà la barque triste a gagné l'autre bord.

270 POÉSIES. Tout entier aux regrets de sa perte fatale, Orphée erra longtemps sur la rive infernale. Sa voix du nona chéri remplit ces lieux déserts. Il repoussait du chant la douceur et les charmes; Mais, sans qu'il la touchât, sa lyre sous ses larmes Rendait un son plaintif qui mourait dans les airs. Enfin, las d'y gémir, il quitta ce rivage Témoin de son malheur. Dans la Thrace sauvage Il s'arrête, et là, seul, secouant la torpeur Où le désespoir sombre endormait son génie, Il laissa s'épancher sa tristesse inlinie En de navrants accords arrachés à son cœur. Ce ffit le premier chant de la douleur humaine Que ce cri d'un époux et que sa plainte vaine ; La parole et la lyre étaient des dons récents. Alors la poésie émue et colorée Voltigeait sans effort sur la lèvre inspirée Dans la grâce et l'ampleur de ses jeunes accents.

L'HYMÉNÉE ET L'AMOUR. 271 Des sons harmonieux telle fut la puissance Qu'elle adoucit bientôt cette amère souffrance; Un sanglot moins profond sort de ce sein brisé. La Muse d'un sourire a calmé le poète ; Il sent, tandis qu'il chante, une vertu secrète Descendre lentement dans son cœur apaisé. Et tout à coup sa voix qu'attendrissent encore Les larmes qu'il versa, prend un accent sonore. Son chant devient plus pur ; grave et mélodieux, Il célèbre à la fois dans son élan lyrique L'Hyménée et l'Amour, ce beau couple pudique Qui marche heureux et fier sous le regard des Dieux. n les peint dans leur force et dans la confiance De leurs vœux éternels. Sur le Temps qui s'avance Ils ont leurs yeux fixés que nul pleur n'a ternis. Leur présence autour d'eux répand un charme austère ; Mais ces enfants du ciel descendus sur la terre Ne sont vraiment divins que quand ils sont unis.

272 POÉSIES. Oui, si quelque erreur triste un moment les sépare,
Dans leurs sentiers divers bientôt chacun s'égare. Leur pied mal affermi
trébuche à tout moment. La Pudeur se détourne et les Grâces décentes, Qui
les suivaient, formant des danses innocentes. Ont à rîstant senti rougir leur
front charmant. Eux seuls en Tenchantant font à l'homme éphémère Oublier
ses destins. Leur main douce et légère Le soutient dans la vie et le guide au
tombeau. Si les temps sont mauvais et si l'horizon semble S'assombrir
devant eux, ils l'éclairent ensemble, Appuyés l'un sur l'autre et n'ayant qu'un
flambeau. Pour mieux entendre Orphée, au sein de la nature Tout se taisait;
les vents arrêtaient leur murmure. Même les habitants de l'Olympe éthéré
Oubliaient le nectar; devant leur coupe vide Ils écoutaient charmés, et d'une
oreille avide, Monter vers eux la voix du mortel inspiré.

L'HYMÉNÉE ET L'AMOUR. 273 Ces deux divinités que
chantait l'hymne antique N'ont rien perdu pour nous de leur beauté pudique
; Leur front est toujours jeune et serein. Dans leurs yeux L'inunortelle
douceur de leur âme respire. Calme et pur, le bonheur fleurit sous leur
sourire ; Un parfum sur leurs pas trahit encor les Dieux. Bien des siècles ont
fui depuis l'heure lointaine Où la Thrace entendit ce chant ; sur l'âme
humaine Plus d'un souffle a passé; mais l'homme sent toujours Battre le
même cœur au fond de sa poitrine. Gardons-nous d'y flétrir la fleur chaste et
divine De l'amour dans l'hymen éclore aux anciens jours. L'âge est triste ; il
pressent quelque prochaine crise. Déjà plus d'un lien se relâche ou se brise.
On se trouble, on attend. Vers un but ignoré Lorsque l'orage est là qui
bientôt nous emporte, Ah! pressons, s'il se peut, d'une étreinte plus forte Un
cœur contre le nôtre, et dans un nœud sacré.

ENDYMION. Endymion s'endort sur le mont solitaire, Lui que
Phœbé la nuit visite avec mystère, Qu'elle adore en secret, un enfant, un
pasteur. Il est timide et fier, il est discret comme elle ; Un charme grave au
choix d'une amante immortelle A désigné son front rêveur.

276 POÉSIES. C'est lui qu'elle cherchait sur la vaste bruyère
Quand, sortant du nuage où tremblait sa lumière, Elle jetait au loin un
regard calme et pur, Quand elle abandonnait jusqu'à son dernier voile,
Tandis qu'à ses côtés une pensive étoile Scintillait dans l'éther obscur. O
Phœbé ! le vallon, les bois et la colline Dorment enveloppés dans ta pâleur
divine ; A peine au pied des monts flotte un léger brouillard. Si l'air a des
soupirs, ils ne sont point sensibles ; Le lac dans le lointain berce ses eaux
paisibles Qui s'argentent sous ton regard. Non, ton amour n'a pas cette ardeur
qui consume. Si quelquefois, le soir, quand ton flambeau s'allume. Ton
amant te contemple avant de s'endormir. Nul éclat qui l'aveugle, aucun feu
qui l'embrase ; Rien ne trouble sa paix ni son heureuse extase ; Tu l'éclairés
sans Te blouer.

ENDYMION. 277 Tu n'as pour le baiser que ton rayon timide,
Qui vers lui mollement glisse dans Tair humide, Et sur sa lèvre pâle expire
sans témoin. Jamais le beau pasteur, objet de ta tendresse, Ne te rendra,
Phœbé, ta furtive caresse. Qu'il reçoit, mais qu'il ne sent point. Il va dormir
ainsi sous la voûte étoilée Jusqu'à l'heure où la nuit, frissonnante et voilée.
Disparaîtra des cieux'entraînant sur ses pas. Peut-être en s'éveillant te
verra-t-il encore Qui, t'effaçant devant les rougeurs de l'aurore. Dans ta fuite
lui souriras. o^ 16

HEBE. Les yeux baissés, rougissante et candide, Vers leur banquet quand Hébé s'avanc  ait, Les Dieux charmés tendaient leur coupe vide, Et de nectar l'enfant la remplissait. Nous tous aussi, quand passe la Jeunesse, Nous lui tendons notre coupe    l'envi.

280 POÉSIES. Quel est le vin qu'y verse la déesse? Nous
rignorons; il enivre et ravit. Ayant souri dans sa grâce immortelle, Hébé
s'éloigne ; on la rappelle en vain. Longtemps encor sur la route éternelle,
Notre œil en pleurs suit Téchanson divin c^

LES MALHEUREUX. La trompette a sonné. Des tombes
entr'ouvertes Les pâles habitants ont tout à coup frémi. Ils se lèvent, laissant
ces demeures désertes Où dans Tombre et la paix leur poussière a dormi.
Quelques morts cependant sont restés immobiles ; Ds ont tout entendu,
mais le divin clairon

282 POÉSIES. Ni l'ange qui les presse, à ces derniers asiles Ne les arracheront. « Quoi ! renaître ! revoir le ciel et la lumière, Ces témoins d'un malheur qui n'est point oublié, * Eux qui sur nos douleurs et sur notre misère Ont souri sans pitié ! Non, non, plutôt la Nuits la Nuit sombre, éternelle I Fille du vieux Chaos, garde-nous sous ton aile ; Et toi, sœur du Sommeil, toi qui nous as bercés, Mort, ne nous livre pas ; contre ton sein fidèle Tiens-nous bien embrassés. Ah ! l'heure où tu parus est à jamais bénie ; Sur notre front meurtri que ton baiser fut doux ! Quand tout nous rejetait, le néant et la vie, Tes bras compatissants, ô notre unique amie ! Se sont ouverts pour nous.

LES MALHEUREUX. 283 Nous arrivions à toi, venant d'un long voyage, Battus par tous les vents, haletants, harassés. L'Espérance elle-même, au plus fort de Torage, Nous avait délaissés. Nous n'avions rencontré que désespoir et doute, Perdus parmi les flots d'un monde indifférent. Où d'autres s'arrêtaient enchantés sur la route, . Nous errions en pleurant. Près de nous la Jeunesse a passé les mains vides, Sans nous avoir fêtés, sans nous avoir souri. Les sources de l'amour sous nos lèvres avides Comme une eau fugitive au printemps ont tari. Dans nos sentiers brûlés pas une fleur ouverte. Si pour aider nos pas quelque soutien chéri Parfois s'offrait à nous sur la route déserte. Lorsque nous les touchions, nos appuis se brisaient; Tout devenait roseaïi quand nos cœurs s'y posaient. Au gouffre que pour nous creusait la destinée

284 POÉSIES* Une invisible main nous poussait acharnée.

Comme un bourreau, craignant de nous voir échapper, A nos cdtés marchait le Malheur inflexible. Nous portions une plaie à chaque endroit sensible, Et l'aveugle Hasard savait où nous frapper. Peut-être aurions-nous droit aux célestes délices ; Non, ce n'est point à nous de redouter l'enfer, Car nos fautes n'ont pas mérité de supplices; Si nous avons failli, nous avons tant souffert I Eh bien I nous renonçons même à cette espérance D'entrer dans ton royaume et de voir tes splendeurs ; Seigneur, nous refusons jusqu'à ta récompense, Et nous ne voulons pas du prix de nos douleurs. Nous le savons, tu peux donner encor des ailes Aux âmes qui ployaient sous un fardeau trop lourd ; Tu peux, lorsqu'il te plaît, loin des sphères mortelles Les élèvera toi dans la Grâce et l'Amour; Tu peux parmi les chœurs qui chantent tes louanges,

LES MALHEUREUX. 285 A tes pieds, sous tes yeux, nous
mettre au premier rang, Nous faire couronner par la main de tes anges,
Nous revêtir de gloire en nous transfigurant. Tu peux nous pénétrer d'une
vigueur nouvelle, Nous rendre le Désir que nous avons perdu.... Oui, mais
le Souvenir, cette ronce immortelle Attachée à nos cœurs, Yen arracheras-
tu? Quand de tes chérubins la phalange sacrée Nous saluerait élus en
ouvrant les saints lieux, Nous'leur crîrions bientôt d'une voix éplorée : Nous
élus? nous heureux? mais regardez nos yeux! Les pleurs y sont encor, pleurs
amers, pleurs sans nombre. Ah ! quoi que vous fassiez, ce voile épais et
sombre ' ' Nous obscurcit vos cieux. Contre leur gré pourquoi ranimer nos
poussières? Que t'en reviendra-t-il? et que t'ont-elles fait? Tes dons mêmes
après tant d'horribles misères Ne sont plus un bienfait. '

286 POÉSIES. Ah I tu frappas trop fort en ta fureur cruelle. Tu Tentends, tu le vois, la Souffrance a vaincu. Dans un sommeil sans fin, ô puissance éternelle! Laisse-nous oublier que nous avons vécu. » c^

L'ABEILLE. Quand Tabeille, au printemps, confiante et charmée,
Sort de la ruche et prend son vol au sein des airs, Tout rinvite et lui rit sur
sa. route embaumée. L'égantier berce au vent ses boutons entr'ouverts ; La
clochette des prés incline avec tendresse Sous le regard du jour son front
pâle et léger.

288 POÉSIES. L'abeille cède émue au désir qui la presse; Ella aperçoit un lis et descend s'y plonger. Une fleur est pour elle une mer de délices. Dans son enchantement, du fond de cent calices . Elle sort trébuchant sous une poudre d'or. Son fardeau l'alourdit, mais elle vole encor. Une rose est là-bas qui s'ouvre et la convie ; Sur ce sein parfumé ^tandis qu'elle s'oublie, Le soleil s'est voilé. Poussé par l'aquilon, Un orage prochain menace le vallon. Le tonnerre a grondé. Mais dans sa quête ardente L'abeille n'entend rien, ne voit rien, l'imprudente ! Sur les buissons en fleur l'eau fond de toute part; Pour regagner la ruche il est déjà trop tard. La rose si fragile, et que l'ouragan brise, Referme pour toujours son calice odorant ; La rose est une tombe, et l'abeille surprise Dans un dernier parfum s'enivre en expirant. Qui dira les destins dont sa mort est l'image ? Ah ! combien parmi nous d'artistes inconnus,

L'ABEILLE. 289 Partis dans leur espoir par un jour sans nuage,
Des champs qu'ils parcouraient ne sont pas revenus I Une ivresse sacrée
aveuglait leur courage ; Au gré de leurs désirs, sans craindre les autans, Ils
butinaient au loin sur la foi du printemps. Quel retour glorieux l'avenir leur
apprête ! A ces mille trésors épars sur leur chemin L'amour divin de l'art les
guide et les arrête : Tout est fleur aujourd'hui, tout sera miel demain. Ils
revenaient déjà vers la ruche immortelle ; Un vent du ciel soufflait, prêt à
les soulever. Au milieu des parfums la Mort brise leur aile ; Chargés comme
l'abeille, ils périssent comme elle Sur le butin doré qu'ils n'ont pas pu
sauver. ^ 17

UN AUTRE CŒUR. Serait-ce un autre cœur que la Nature donne
A ceux qu'elle préfère et destine à vieillir, Un cœur calme et glacé que toute
ivresse étonne, Qui ne saurait aimer et ne veut pas souffrir? AW qu'il
ressemble peu, dans son repos tranquille,

292 POÉSIES. A ce cœur d'autrefois qui s'agitait si fort 1 Cœur
enivré d'amour, impatient, mobile, Au-devant des douleurs courant avec
transport. Il ne reste plus rien de cet ancien nous-mêmes; Sans pitié ni
remords le Temps nous l'a soustrait. L'astre des jours éteints, cachant ses
rayons blêmes. Dans l'ombre qui l'attend se plonge et disparaît. A l'horizon
changeant montent d'autres étoiles. Cependant, cher Passé, quelquefois un
instant La main du Souvenir écarte tes longs voiles, Et nous pleurons encore
en te reconnaissant. c^

LA COUPE DU ROI DE THULÉ. Die Augen thiten ihm sinken ,
Trank keinen Tropfen mehr. (Goethe.) Au vieux roi de Thulé sa mattresse
fidèle Avait fait en mourant don d'une coupe d'or, Unique souvenir qu'elle
lui laissait d'elle, Cher et dernier trésor. Dans ce vase, présent d'une main
adorée, Le pauvre amant dès lors but à chaque festin.

294 POÉSIES. La liqueur en passant par la coupe sacrée Prenait
un goût divin. Et quand il y portait une lèvre attendrie, Débordant de son
cœur et voilant son regard, Une larme humectait la paupière flétrie Du
noble et doux vieillard. Il donna tous ses biens, sentant sa fin prochaine,
Hormis toi, gage aimé de ses amours éteints ; Mais il n'attendit point que la
Mort inhumaine T'arrachât de ses mains. Comme pour emporter une
dernière ivresse. Il te vida d'un trait, étouffant ses sanglots, Puis, de son
bras tremblant surmontant la faiblesse» Te lança dans les flots. D'un regard
déjà trouble il te vit sous les ondes T'enfoncer lentement pour ne plus
remonter : C'était tout le passé que dans les eaux profondes Il venait de
jeter.

LA COUPE DU ROI DE THULÉ. 295 Et son cœur, abîmé dans
ses regrets suprêmes, Subit sans la sentir l'atteinte du trépas. En sa douleur
ses yeux qui s'étaient clos d'eux-mêmes Ne se rouvrirent pas. Coupe des
souvenirs, qu'une liqueur brûlante Sous notre lèvre avide emplissait
jusqu'au bord, Qu'en nos derniers banquets d'une main défaillante Nous
soulevons encor, Vase qui conservais la saveur immortelle De tout ce qui
nous fit rêver, souffrir, aimer. L'œil qui t'a vu plonger sous la vague
éternelle N'a plus qu'à se fermer. FIN.

The text on this page is estimated to be only 24.91% accurate

TABLE DES MATIERES. CONTES. Piges. Savitri 7 Sakountala
37 Épilogue 98 L'Ermite 101 L'Entrevue nocturne 111 Le Perroquet 141 Le
Chasseur malheureux . 149 Épilogue 177

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

298 TABLE DES MATIÈRES. NOUVEAUX CONTES. Pages. A
madame E J81 Le Filleul de la Mort. 183 Le Coffre et le Brahmane 193 La
Fée au voile 203 Deux âmes.. .. — 215 PENSÉES DIVERSES 219
POÉSIES. Adieux à la poésie 241 In Hemoriam 243 Le Fantôme 251 A la
comète de 1861 253 La Lyre d'Orphée 255 A Alfred de Musset 257 Deux
vers d'Alcée 261 La Rose 263

The text on this page is estimated to be only 22.89% accurate

TABLEE DES MATIÈRES. 299 Pages. La Lampe d'Héro 265
L'Élymène et l'Amour 269 Endymion 275 Hébée 279 Les Malheureux. 281
L'Abeille 287 Un autre cœur 291 La Coupe du roi de Thulé 293 V C^

The text on this page is estimated to be only 17.94% accurate

i • I PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C'« Rue de
Flearus, 9 55^66014